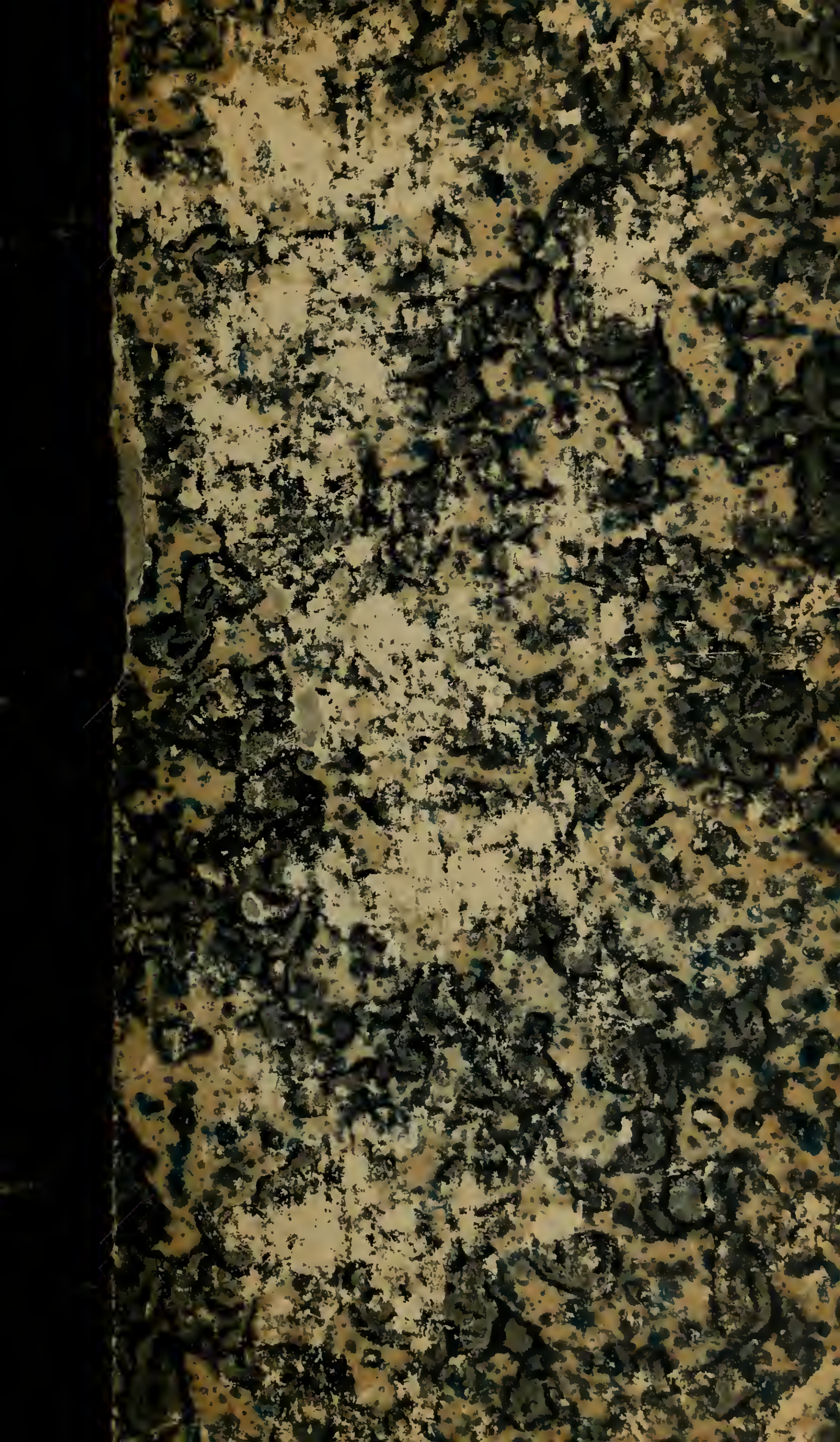
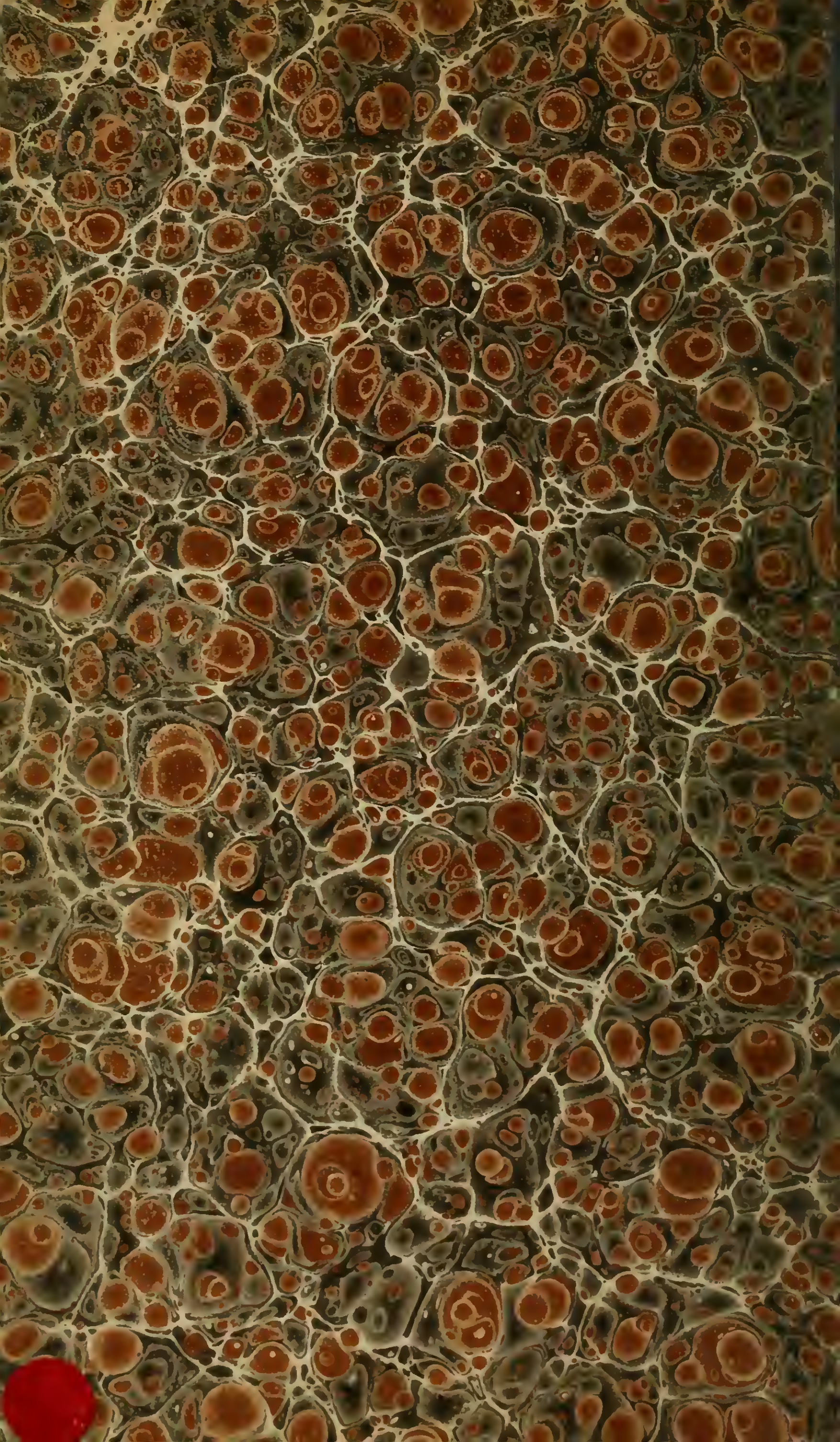
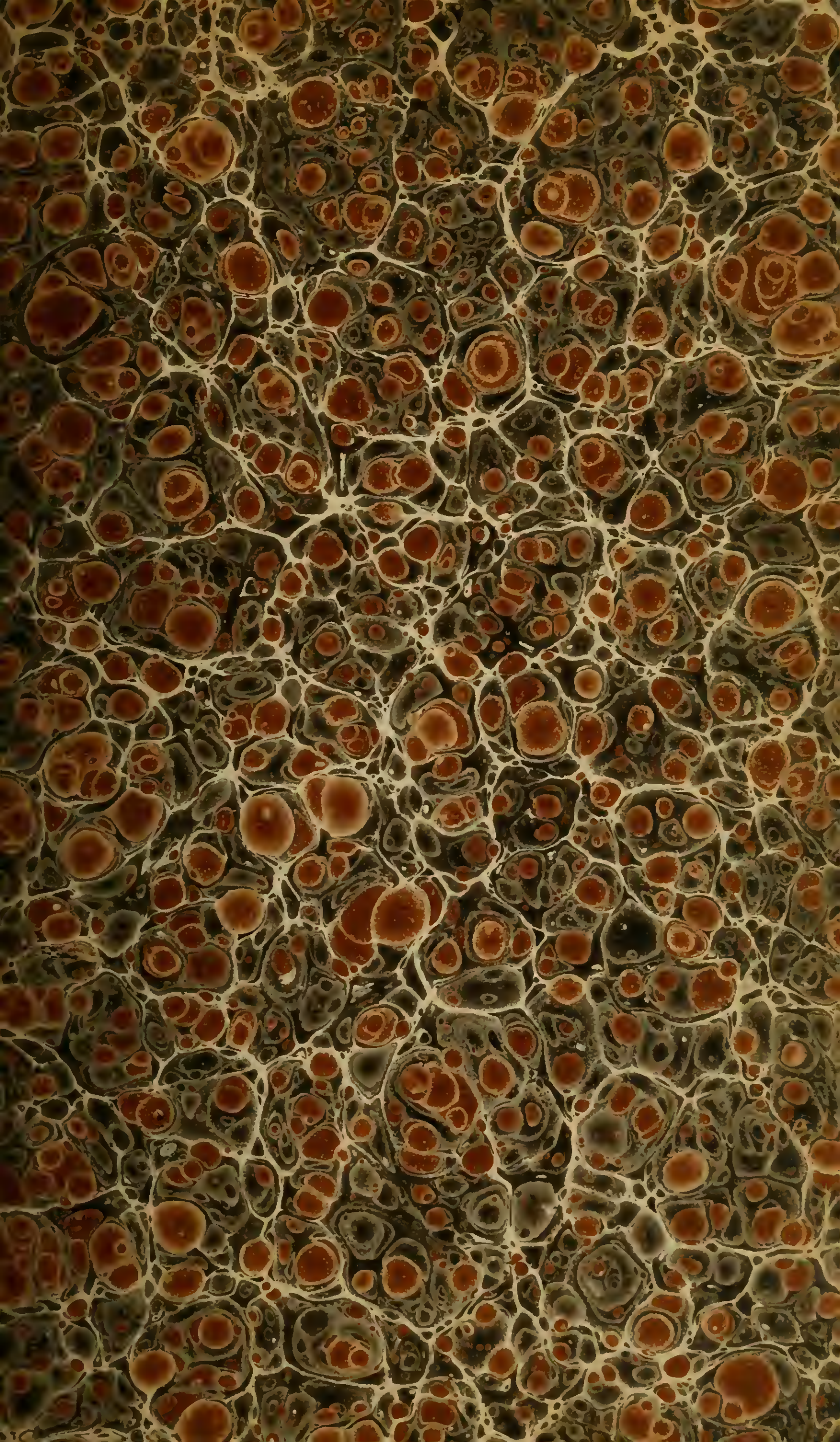






Solitude.



Nous nous flétrissons depuis notre jeunesse, haletant et portant avec nous une plaie cruelle.

BYRON.

. . . . Un Dieu

LAMARTINE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER
rue de Verneuil, n. 4

SOLITUDE.

PAR J. M. DARGAUD.



Rêverie VIII.

Paris.

PAULIN, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE

1833

Sous la variété des émotions qu'il raconte, ce petit livre retient l'unité puissante d'une pensée, d'une ame, d'une vie.

C'est une sorte d'épopée individuelle.

Dans sa profonde solitude, l'auteur en s'abandonnant au souffle intérieur s'est vu conduit à la rêverie, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a en nous de plus

ondoyant et de plus immuable, de plus naïf et de plus réfléchi, de plus personnel et de plus général.

Jetez une pierre dans un étang. Elle va au fond et creuse à la surface mille cercles qui s'agrandissant peu à peu ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont touché les bords. Ainsi en est-il de la rêverie. Elle pénètre jusqu'à la substance l'ame où elle a rayonné une fois, et puis elle s'étend, s'étend en immenses et lumineux anneaux jusqu'aux rivages éternels... Elle s'élève de rien à tout, du fini à l'infini, d'une feuille qui tombe au trône du firmament, et elle embrasse les mondes dans ses replis. Partie d'une poitrine oppressée par l'amour, ou par la douleur, ou par la liberté, ou par la religion, elle traverse comme le son d'une lyre le genre

humain et la nature, et s'en va expirer dans le sein de Dieu.

Or, la rêverie, ce petit livre en est fait. Je voudrais qu'il pût communiquer quelque chose de cette impression que produit une nef gothique. En même temps qu'on est troublé et assombri de son obscurité mystérieuse, l'on entrevoit le ciel qui pénètre à travers les vitraux et qui plane au-dessus de l'édifice dans sa pureté d'azur.

La critique me sera sévère peut-être... c'est son droit. Je ne lui dirai pas comme WILHELM MEISTER : *Tu ne connais l'art qu'à demi et tu en parles beaucoup et toujours mal.* Non, la critique est grand artiste aujourd'hui. Mais ici, ce me semble, la question littéraire s'efface. Dans ce siècle si dur,

---

où tant d'illusions se sont évanouies, où tant d'existences ont été flétries, tant de cœurs brisés, où le terrible fléau d'Orient a fauché sans pitié autour de nous nos affections les plus tendres et nos plus douces joies, tous ont souffert, tous ont prié, tous sont préparés à entendre dire les inflexibles lois de la destinée et cette vie semée d'angoisses, d'amour et d'espérances immortelles.

Allez donc, mes rêveries, allez, allez au vent! Qu'il vous prenne, le vent, sur son aile légère et vous emporte où il voudra!

Paris, 26 avril 1833.

RÊVERIE PREMIÈRE.

Le Givre.

C'était par une froide et sombre matinée de décembre. Je me levai du doux fauteuil où j'étais enfoncé, et le feu que je ranimais sans cesse tout en rêvant, et dont je faisais jaillir mille étincelles, pétilla moins vivement dans l'âtre. Je restai debout un instant, puis je commençai avec distraction la revue de quelques marines assez jolies dont les murs de ma chambre étaient ornés. J'arrivai ainsi jusqu'à une gravure que je contemplai long-temps avec je ne sais quel tendre intérêt. Elle représentait le cabinet de tra-

vail de Voltaire et me rappelait le charmant voyage pédestre que j'avais fait en Suisse et ma visite à Ferney, retraite immortelle consacrée par le génie. Je quittai enfin cette image bien qu'à regret, et me rapprochant peu à peu de la place d'où j'étais parti, mes yeux se dirigèrent involontairement vers une branche de laurier suspendue au-dessus de ma glace et qu'un coup de sabre avait détachée de sa tige, non loin du temple d'Esculape, à Épidaure. Souvenir deux fois saint qui me retraçait tout ensemble la Grèce et un ami!... En ce moment, une clarté plus vive brilla dans l'appartement, je regardai le ciel, et prenant une résolution soudaine, je me mis à ranger les livres qui chargeaient ma petite table recouverte d'un tapis et surmontée d'un pupitre vert; j'étageai sur la Bible saint Augustin et J.-J. Rousseau, sur Homère Shakespeare et Gœthe, et, laissant à l'écart Dante et Milton, je glissai fraternellement, entre lord Byron et Lamartine, le simple chansonnier dont la France aime tant les ballades de gloire et de liberté.

Après avoir disposé en ordre ma bibliothèque de prédilection, je couvris ma tête d'un berret fourré, et m'enveloppant dans mon manteau je sortis rapidement.

J'avais long-temps marché sur une route neigeuse que je frayais le premier, lorsque je pénétrai dans le lieu le plus saisissant. Au pied d'une longue colline, une superbe avenue plantée d'un double rang d'érables et de peupliers s'ouvrit devant moi, comme ces beaux portiques de marbre blanc dont le génie antique semait l'abord des temples et qui faisaient pressentir la demeure des dieux. Je m'arrêtai religieusement. La nature se présentait à moi sous un aspect que je ne lui avais jamais vu, et mes regards surpris parcouraient avidement une parure et des charmes qui avaient pour moi tout l'attrait de la nouveauté. Des peupliers couverts de givre s'élançaient légèrement, semblables à d'élégans obélisques ornés d'arabesques et d'hiéroglyphes innombrables. De majestueux érables montaient en spirale, s'arrondissaient en voûte et, s'élevant en ogive, se

rejoignaient pittoresquement à leur sommet. Les rameaux flexibles, fuyans, échevelés, qu'argentait une poudre d'albâtre, couraient çà et là, s'entrelaçaient avec amour et formaient en s'embrassant des figures bizarres et des dessins capricieux. Architecture magique qui tenait à la fois du songe et de la veille, de la réalité et de la fiction, et qui semblait comme un jeu fantasque de ces gracieux esprits de l'air auxquels l'imagination rattache spontanément toutes ses décevantes idées d'enchantement et de féerie! J'atteignis le terme de l'avenue et je gravis la colline qui la dominait. Des haies, d'où se dressaient de blanches girandoles, se prolongeaient des deux côtés du chemin. Une touffe de saules jetée à l'écart ombrageait une fontaine dont les bords étaient glacés, et leurs branches d'un rouge foncé projetaient des teintes pareilles à la couleur de la bruyère sauvage. Quelques sapins verts se détachaient en pyramides, et leurs larges palettes retenaient de beaux flocons de neige suspendus comme des fruits et scintillans comme

des cristaux. Je m'avançai jusqu'au faîte de la colline. Alors que ne vis-je pas?... Le ciel était d'un pâle azur; une petite chaumière, dont le toit lançait une épaisse fumée, se distinguait vers le nord; deux châteaux, dont l'un paraissait le suzerain de l'autre, se dessinaient près d'elle avec leurs tours gothiques; une plaine immense de neige vierge à peine effleurée par les pas timides du lièvre, et que rasait l'aile noire du corbeau, s'étendait au loin; et les montagnes qui bornaient l'horizon, en se courbant en demi-cercle, ressemblaient à un arc d'ivoire dont la lisière d'une forêt de chênes qui avaient conservé les feuilles de l'automne formait la corde dorée. Le soleil étincelant dans l'espace et faisant resplendir mille rubis donnait un air de fête à ce magnifique spectacle, et animait ce paysage givré en répandant çà et là sur la crête des monts et dans la profondeur des vallées une lumière admirable et de sublimes reflets.

Je tombai peu à peu dans une méditation profonde et, sans l'interrompre, je m'éloi-

gnai de la place que j'occupais pour m'abriter dans un lieu plus retiré sous un petit arbre que je connaissais bien. C'était un frêne léger à l'ombre duquel j'avais éprouvé les joies et les douleurs du premier amour, et senti en des replis obscurs l'essor inquiet de ma pensée naissante. Arbre doublement chéri qui me racontiez les deux âges de ma vie, que de merveilles ne me révéliez-vous pas?... Naguère j'avais observé vos feuilles d'une nuance tendre, puis leur couleur s'était rembrunie, et je les avais vu successivement pâlir et tomber. A votre aurore, vous faisiez entendre de suaves harmonies, vos rameaux recelaient un nid de rossignols dont les chants ne tarissaient pas, et maintenant vos branches sont nues et désertes et vous êtes silencieux comme l'hiver. La nature sur le sein de laquelle vous vous balancez avec tant de grâce a suivi les mêmes métamorphoses, parcouru les mêmes phases que vous. Le genre humain aussi a eu sa douce enfance, et, si on le reprend par ses origines, si l'on remonte à son berceau, on le trouvera à ce

moment de spontanéité, de religion et d'innocence, s'enivrant d'abord d'amour, de musique et de poésie; et puis il prend la robe virile, et puis, lorsque vient son heure de philosophie et de réflexion, vous disparaissez, songes charmans, décevantes illusions du matin du monde... et l'horizon paraît alors bien dépouillé. L'homme individuel n'a pas d'autre destinée. Mais ne peut-on pénétrer plus loin?... Sous votre écorce livide, arbre aujourd'hui fané, dort une sève active et fraîche qui plus tard circulera dans vos veines, et l'œil enchanté vous verra rajeunir et reverdir. La nature rejetant son manteau de frimas ne reprendra-t-elle pas aussi sa parure du printemps? Le genre humain ne cacherait-il pas de même sous des traits devenus plus sévères une seconde jeunesse supérieure à la première? N'aurait-il pas grandi au lieu de se flétrir? Tous ses changemens à travers les siècles ne seraient-ils pas des progrès depuis le sceptre noueux d'Abraham, depuis la pesante framée de Clovis, jusqu'au vaisseau majestueux de

Colomb, jusqu'aux tables de la loi sauvées du grand naufrage de la révolution française et brillant dans les cieux après la tempête? Et l'homme! sa décrépitude ne couvre-t-elle pas une amélioration? le temps qui ride son front chauve lui apprend la sagesse, et une espérance immortelle se joue dans la barbe blanche du vieillard, angélise son sourire et lui imprime je ne sais quel caractère touchant à la fois et sacré. Ainsi, tout naît et meurt pour revivre, commence et finit pour recommencer; tout passe, change, se renouvelle, se transforme, tout, excepté Dieu, ame de ce qui est, unité immuable à la surface de laquelle les accidens, les phénomènes, les expressions innombrables de l'existence universelle s'agitent légèrement sans en troubler le calme profond, la paisible et éternelle sérénité.

Toute pensée donc, si humble qu'elle soit, poussée à bout, monte jusqu'à Dieu et le prouve. Le ver phosphorique qui brille dans l'obscurité, le moucheron qui bourdonne dans l'air, le ruisseau limpide et murmurant

qui court au travers de la prairie, la fleur champêtre qui épand son parfum sur la rive humide, le proclament. Il éclate dans les mugissemens du tonnerre, dans la voix imposante des fleuves; il apparaît dans le bleu miroir des lacs, sur la cime flamboyante des montagnes, et la voûte étoilée du firmament et la nappe immense et profonde de l'Océan achèvent de le révéler. Qui ne reconnaît son doigt puissant dans l'histoire? Depuis Eden jusqu'à nos jours, quelle grande époque de l'humanité qui ne l'ait manifesté à sa manière? Quel peuple qui n'ait à son tour, dans le temps et dans l'espace, soulevé un coin du voile qui couvre sa face auguste? Quelle nation dont l'œuvre n'ait été, ne soit de le connaître de plus en plus, en s'élevant par toutes les directions du juste, du beau, du saint et du vrai jusqu'à lui qui en est le centre immortel? Et l'homme! interrogez-le, qui ne l'a senti en soi? Qui ne s'en est fait un soutien et un refuge? Qui n'a frémi sous ses ailes de feu? Qui ne s'en est inspiré? Où est le héros,

l'écrivain, l'artiste dont il n'ait été la muse? Qui ne s'est recueilli en lui pour aimer et pour savoir, et surtout pour souffrir et pour prier?... O vous, ses amis, ses favoris, ses interprètes et ses missionnaires; savans, les découvertes que vous faites sont des secrets qu'il vous apprend; juges de la terre, si vous dictez des arrêts, c'est sa justice qui tient la balance droite en vos mains; poètes, si vous chantez, c'est son souffle qui fait résonner vos lyres d'or; prêtres, si vous prononcez des paroles de tolérance et de paix, c'est son esprit qui reluit au fond de vos cœurs et qui consacre votre voix sainte; philosophes, si vous veillez à la lueur de votre lampe nocturne, c'est lui qui vous illumine et vous révèle la vérité que vous redirez au monde!... Nature, peuples, hommes, que vous le sachiez ou non, vous le réfléchissez en vous, et de votre sein s'échappe incessamment l'hymne éternel qui s'élance jusqu'à Dieu, d'où tout vient, où tout retourne, le créateur et le conservateur de cette vie universelle dont il est l'ame et le sublime couronnement.

J'étais depuis long-temps absorbé dans ma rêverie. Ces trois faits harmonieux, l'homme, la nature et Dieu, avaient d'abord parlé à mon ame comme une mélodie profonde, sourde et lointaine dont les sons en se rapprochant m'avaient saisi et ravi. Et maintenant cette musique intérieure avait cessé. Je sentis alors l'impression pénétrante du froid, je m'élançai du lit de neige sur lequel je m'étais posé dans ma préoccupation radieuse, je secouai les frimas de mon manteau et je redescendis lentement la colline. Le soleil avait disparu, le givre était tombé des arbres sous le souffle impétueux de la bise, et il ne me resta plus du magique spectacle de la matinée qu'un vif et ineffaçable souvenir. Je pressai le pas et me hâtai d'arriver à ma demeure où m'attendait, surprise charmante, un ami qui, mollement couché dans mon fauteuil, la tête inclinée sur ma petite table, les jambes négligemment croisées sur un coussin, feuilletait un livre et attisait le feu tour à tour.

RÊVERIE II.

Le Néflier.

Me voici sous le ciel libre. Que je suis bien dans le creux de ce néflier sauvage! Qu'il m'est doux d'être enlacé des plis grimpans du chèvrefeuille qui retombe en touffes embaumées sur mon front! Quel silence, quelle paix en ces lieux écartés! Là, nulle voix, nul visage d'homme, nul bruit importun... et pourtant je ne suis pas seul!

A travers les branches diaphanes je dé-

couvre le joli coteau dont pas une retraite, pas un sentier, pas un ombrage ne fut ignoré de mon enfance. C'est bien encore lui paré de toutes ses richesses et de tous ses attraits. La petite ferme au toit de chaume dont plus d'une fois j'ai bu le lait et goûté la crème fraîche, je la reconnais, et avec elle la prairie qui incline jusqu'à mes pieds son tapis de verdure, et le ruisseau bordé de saules, et le verger où la fleur du cerisier se mêle si gracieusement à la fleur du pêcher, et qui projette tout à l'entour des nuances blanches et roses d'un ravissant aspect. Là, sur la gauche, se détache comme une sombre oasis le cimetière entouré de hauts peupliers, semé de croix de bois et de quelques tombes de marbre. Il faut voir l'église de ce cimetière et la tour noircie jetée hardiment sur son sommet, édifice d'un style grave et réfléchi qui porte le caractère sévère et régulier de l'art au commencement des temps modernes, et qui échappe au génie du moyen-âge admirable sans doute pour les proportions générales et l'harmonie de l'en-

semble, mais si naïvement occupé de petits ornemens bizarres et de capricieux détails où il épuise, en se jouant, ses forces secrètes et sa merveilleuse fécondité! Vous diriez, en rapprochant la tour simple de ce monument d'une tourelle gothique, une austère et profonde pensée de Pascal près d'une page mouvante, aventureuse et pittoresquement chroniquée de Froissard. Au bas de ce champ funèbre, une vigne étend ses ceps nombreux et symétriques. C'est là que dans la saison des fruits de joyeux vendangeurs s'enivrent de vin, d'amour, de chansons; singulier hasard qui montre ainsi la vie dans sa plus folâtre gaîté près de la mort dans son repos muet et glacé! A l'autre extrémité, sur le penchant oriental du coteau, brunissent des terres incultes couronnées de roches grisâtres, où quelques chèvres aux longs crins pendans paissent çà et là au milieu des bruyères et des colzas dorés. Oh! qu'après une rosée de mai, le matin, aux premiers rayons du soleil, la nature est belle dans sa fraîcheur! mais surtout

qu'elle est douce à un cœur malade! Semblable à une jeune et virginale amie dont le sourire est plus céleste, la grace plus touchante au sortir du sommeil, elle vient de ses brises caressantes, de ses parfums, de sa verdure, et avec une tendresse de femme, pacifier un sein battu d'orages, où s'agitent de fougueuses passions, d'amers souvenirs, et où saigne une pensée secrète.

Mais est-ce tout? N'ai-je pas ici, dans cette solitude, quelqu'un dont le commerce est plus intime, les entretiens plus pénétrans, qui me guide au besoin, me soutient quand je chancelle, me relève de mes chutes et me console, souffle divin, au plus fort de ces douleurs et de ces ennuis qui ravagent un cœur mortel! Oh! oui, il est un contentement, une force, une dignité dans la contemplation de cet être infini, que je préfère à toutes les joies du monde! Si je suis ému, ô principe éternel, de toi je cesse d'avoir la conscience sourde et obscure; si je suis ému et qu'il me faille une résolution ferme ou des paroles décisives, que je te

les demande ou non, c'est de toi qu'elles me viennent. C'est toi qui es le fond de tout et que je rencontre par-delà toute limite humaine ; c'est toi qui scintilles pour mon ame au-delà des roses couleurs de l'aurore, et, par une tiède nuit d'été, c'est toi, si j'en crois d'immenses pressentimens, qui brilles dans une radieuse majesté, loin, bien loin de ces blanches perspectives, de ces lueurs séraphiques que j'aime tant à suivre dans le ciel. Pour toi et par toi il n'est rien d'impossible. Oui, dis un mot, un seul mot, et Platon trouvera de sublimes accens sous les platanes de l'Académie, Augustin sous les palmiers de Carthage, Fénélon sous les chênes de Cambray; et Léonidas mourra aux Thermopyles, Winkelried à Sempach, et Santa-Rosa à Sphactérie sous un cimeterre musulman. Et l'on ose douter de toi! quel effort vain de toute vanité. Au reste, excepté dans ces temps où le despotisme théocratique entraîne et soulève de trop énergiques indignations, qui peut te nier? Ce n'est ni le poète, ni l'artiste, ni le pa-

triote, ni le philosophe, ni le héros; car ils te sentent vivement en eux, et ce qui les élève, ce qui les ravit à cette terre, ce qui les fait grands, c'est toi-même, source sacrée de toute saisissante inspiration! Mais quand l'humanité tout entière protesterait contre toi, quand l'univers extérieur s'animerait pour te blasphémer, sachent l'humanité et l'univers que, sur la foi de ta présence intérieure, moi tout seul je te proclamerais, parce que, dans les profondeurs de ma conscience, je te reconnais supérieure à l'univers, à l'humanité, à moi-même, ô raison éternelle!

RÈVERIE III.

L'Ile.

La poésie, dans ses hauteurs, se confond avec le beau. Partout où se montre le beau, là aussi brille la poésie; elle resplendit sereine et sublime, quoique voilée, dans le monde invisible où réside loin des yeux vulgaires la raison éternelle, au sein d'un majestueux repos; elle éclate dans l'organisation surhumaine de l'univers, dans la structure cyclopéenne des montagnes, dans leurs formes bizarres, fuyantes, pyramidales; elle se perd avec les abîmes, s'étend

avec les vallées et s'élève avec les hautes crêtes qui les couronnent; elle est dans la tempête et dans le calme, elle se berce sur l'azur des lacs et de l'océan, et joue, gracieuse et mobile, avec les nuages légers qui parent le ciel et qu'emporte le vent; elle se balance avec l'oiseau qui de la branche flexible au-dessus des torrens mêle sa douce voix à leur voix terrible; elle se penche avec la fleur mélancolique qui croît sur un cimetière et qui égaie en l'ombrageant le tombeau d'une jeune fille; elle est dans les monumens du génie, dans le Parthénon et dans la cathédrale de Cologne, dans l'Apollon du Belvédère et dans le sévère tableau de Brutus, dans l'Iliade aussi bien que dans Macbeth et dans Faust; elle est enfin dans le cœur de l'homme où se réfléchissent, comme dans un miroir de vie, lui-même, l'art, la nature et Dieu.

Que si, descendant de ces sommets, et sans parler de l'orient deviné plutôt que connu et qui se cache sous la nuit des temps comme le soleil sous le nuage dont

il anime la pâleur et dont il dore les contours capricieux, l'on ne considère que la poésie rhythmique où se reflètent, il est vrai, toutes les poésies, on remarquera qu'elle répond comme tout le reste aux trois âges de l'humanité et qu'elle est représentée par trois hommes sur le théâtre et à la date qui lui convenaient le mieux. Ces hommes, si je ne me trompe, sont Homère, Shakespeare et Gœthe. Voyez comme sur le fleuve de l'histoire dont le cours jaillissant d'Éden, limpide et pur dans l'antiquité, s'altère, se resserre au moyen-âge entre des rochers, tournoie, écume et roule torrent furieux jusqu'aux temps modernes où il s'étend plus profond, plus clair et plus large et s'avance portant ses ondes superbes vers des régions inconnues et indéfinies, voyez comme sur ce noble fleuve les trois grands poètes, chacun avec une même inspiration et des formes différentes, réfléchissent et le ciel et la terre et l'humanité, et comme leurs lyres aux sons mélodieux, chargées tout ensemble d'images et d'émo-

tions, de sentimens et d'idées, se correspondent à travers les siècles qu'elles ravissent de leurs accords.

Né dans la molle Ionie, voyageur errant et aveugle au milieu de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Égypte, Homère nous peindra l'une des plus célèbres levées de boucliers de l'Europe contre l'Asie, et, dans cette mémorable rencontre, la vieille race satrapique vaincue et foulée aux pieds par cette jeune race des Hellènes dont l'esprit matinal contient tant d'avenir et d'espérance, au sein de sa rudesse et de son énergie primitive et sauvage. Comme le poète est maître de son sujet! quelle variété, quelle abondance, quelle harmonie! d'un côté l'éclat de l'orient, de l'autre l'âpreté de l'occident. Des mœurs guerrières, brutales, mais pleines de sève et de force, des passions plus violentes que profondes, un amour sans délicatesse, la condition des femmes avilie, et l'esclavage du sexe le plus faible et le plus aimable privant la poésie d'une lueur magique dont elle brillera plus tard. Mais aussi

quel charme dans les sentimens de la famille, dans ces combats singuliers mêlés d'injures, d'objurgations, de fuite, dans ces fraternités d'armes nomades, dans cette vengeance près de tout s'immoler à elle-même et cédant pourtant à la pitié, enfin dans cette immense fécondité qui déroule à nos yeux, dans un point de l'espace et du temps, toute la vie du monde antique! Il n'a garde d'oublier, l'admirable poète, cette nature gracieuse et imposante qui l'environne, ce ciel si doux et si pur, cette végétation luxuriante, ces innombrables îles qui s'élèvent de la mer comme les Néréides de leurs conques et Vénus de sa ceinture d'écume, non plus que l'olympe à côté de la terre s'unissant à ses joies et à ses douleurs, à ses succès et à ses revers, vivant des mêmes passions, des mêmes idées, mais dans une région supérieure et plus aérienne. — Homère est dans ces temps reculés le représentant de la poésie du monde, et, sous son éblouissant anthropomorphisme, il reproduit avec une verve inspirée l'art, l'humanité, la

nature et le dieu mythologique dans l'antiquité. Sa muse est vraiment épique; elle répand des torrens d'une poésie suave, harmonieuse, inépuisable, comme cette belle mer Méditerranée dont elle semble fille et dont les flots d'azur et d'or reflètent, dès l'origine du monde, avec les rayons du soleil toutes les merveilles de la fable et de l'histoire, depuis la tombe de gazon où reposent les cendres d'Achille, depuis les plages désolées de Jérusalem, les débris gigantesques de l'Égypte, les ruines de Carthage, jusqu'aux colonnes d'Hercule, aux rivages glorieux du Pirée et aux monumens toujours debout de la ville éternelle.

Shakespeare, dans son Albion brumeuse, enveloppé de brouillards et de nuages comme d'un sombre vêtement, venu tard d'ailleurs et dans des conjonctures inouïes, ne pouvait ressembler à Homère. A quelle époque ne surgit-il pas? Un prodigieux mouvement de peuples avait renouvelé les races d'hommes sur la terre et changé la face de l'univers. Le christianisme en abolissant l'esclavage,

en élevant les femmes à la dignité d'un sexe, en révélant des principes plus éthérés et plus intimes, avait fait d'autres mœurs, et la vie retirée des châteaux et des manoirs, dans les intervalles de la guerre et du travail, avait, en rapprochant les familles dans une société habituelle, développé, approfondi les passions, embelli et tourmenté l'existence de mille charmes et de mille angoisses. Tel est le berceau de Shakespeare. Aussi suivez-le dans ses créations, et partout vous trouverez la trace de son origine chrétienne et barbare. Il ouvre un monde nouveau et ce monde il le fait à son image; il parle et à sa voix d'innombrables êtres sortent de la poussière du néant, se meuvent, marchent ou se précipitent vers les sombres destinées qui leur sont assignées. Quelle magie! cette vie que le grand poète infuse à ses personnages est si puissante qu'elle ébranle plus fortement et qu'on la retient mieux que la vie réelle. Ses héros on les sait mieux que les héros du monde, et, grace à lui, l'art est plus saisissant que l'histoire. Il s'empare de

vous, cet homme, vous transporte au milieu d'un univers agité, et là, il vous berce au bruit des torrens, aux cris des vautours, aux mugissemens des orages, et jamais rien ne fera sur vous cette impression, ne vous communiquera cette fièvre d'amour, d'enthousiasme ou de terreur qui est contagieuse dans ces pièces palpitantes. Je le déclare, Shakespeare avec cette variété de situations, de caractères tragiques qu'il anime de son souffle fécond; avec ses sorcières dansant sur la bruyère au clair de lune, avec ses esprits infernaux, lutins, fées, farfadets, préparant dans les cavernes de noirs enchantemens, à l'heure où les oiseaux de ténèbres troublent de leurs cris lugubres le silence de la nuit; avec ses peintures convulsives d'une existence toute d'action, du destin, de la fatalité, ces questions solennelles et redoutables dont il interroge la vie future, ressuscite pour moi les siècles qui l'ont précédé, et, supérieur au moyen-âge, il m'en paraît comme le plus noble effort, le plus magique reflet, la plus poétique réverbération. En

un mot, Shakespeare me semble le représentant de l'art, de l'humanité, de la nature et du dieu de cette immense période.

Depuis trois siècles, le sceptre porté par Homère et par Shakespeare était à terre : qui l'a relevé légèrement? un fils de l'Allemagne. Né d'une race et d'une langue mères dont l'origine se perd dans les rochers du Caucase et dans les feux de l'Orient, vivement saisi, fortement animé de la pensée germanique qui s'est développée sans cesse de révolution en révolution jusqu'à nos jours, Gœthe exprime, dans tous les sens et sur tous les tons, cette pensée qui n'est rien moins que celle de l'Europe, que celle du monde. Avec quelle admirable verve ne peint-il pas les charmes de la science et de l'amour, mais aussi, car il est complet, leur vide profond ici-bas!... Avec quel incomparable talent ne rend-il pas la dignité de la vie philosophique? Mais aussi, comme il en montre la fatigue, le scepticisme maudit, l'isolement aride et désert; et comme il se reporte par un élan naïf vers la paix ineffable de la mul-

titude, qui respire doucement et qui s'abandonne au flot uniforme et tranquille des croyances et des habitudes communes! Relégué dans les hauteurs métaphysiques, Gœthe est moins abondant qu'Homère, moins dramatique que Shakespeare; son monde est moins vivant, ses héros moins réels; les passions dont il offre le tableau, il les éprouve moins; mais plus universel, plus large, plus philosophique, son talent aussi bien que sa raison ne sont qu'une expression plus vraie de son temps, c'est-à-dire de l'art, de l'humanité, de la nature et du dieu de son époque. Où il est beau surtout, c'est dans l'inspiration de la pensée. Lorsque cette inspiration le prend... avez-vous vu l'aigle des Alpes s'élancer de l'une de ces hautes crêtes noirâtres où il aime à se poser, fendre l'air de ses ailes immenses et laisser tomber au-dessous de lui ses longs et rapides regards... eh bien! plus vite est l'essor, plus majestueux est le vol, plus perçant est le coup d'œil de Gœthe. Rare génie! moins dramatique que lyrique, malgré les appa-

rences, grand dans l'action, mais plus grand dans le repos, dont l'esprit supérieur domine toujours le talent, dont le front est tranquille alors même que la passion contracte les traits inférieurs de son visage, et qui, détaché d'ici-bas, vivant dans une région aérienne de la vie pure de l'artiste, a su trouver le calme dans son étendue et la sérénité dans son élévation !

Ainsi Homère, Shakespeare et Gœthe sont, je crois, aux trois grandes époques de l'histoire, les vrais représentans de la poésie, où se reflètent tout ensemble l'art, l'humanité, la nature et Dieu. L'inspiration d'Homère s'épanche en épopée, celle de Shakespeare s'organise en drame, celle de Gœthe s'échappe en hymnes, et chacun d'eux est le plus sublime artiste de l'âge du monde auquel il appartient. Maintenant rangez autour d'eux l'innombrable et brillante famille des poètes, originaux ou imitateurs, admirables par la création ou par l'élégance, par l'imagination ou par le goût, pourvu que tous s'inclinent devant ces incomparables

artistes, et les saluent comme rois, comme les premiers entre les premiers. Et, s'il m'est permis d'exprimer une préférence, pourquoi n'avouerais-je pas que je garde en mon cœur une invincible prédilection, ô Shakespeare! pour ton génie, fécond comme le pouvoir créateur; sauvage, immense, houleux comme cet océan superbe qui presse de ses flots verdâtres les côtes romantiques de ta patrie!

Telles étaient mes pensées. Je suivais, par une belle soirée d'été, solitaire et rêveur, les bords charmans de la Saône, et mes yeux se promenaient tour à tour, tantôt sur sa surface unie, tantôt sur les balsamiques prairies qui parent ses rives et qu'elle féconde en les arrosant. Tout était calme et harmonieux en moi et autour de moi. J'éprouvais je ne sais quoi de céleste, d'indéfinissable, et je m'enivrais, comme d'un bien inappréciable et nouveau, de l'existence universelle. — J'aperçus une barque de pêcheur. Je la détachai du pieu qui la fixait, et y sautant légèrement, je ramai vers l'une

de ces îles verdoyantes dont la rivière est semée et qui lui donnent un aspect ravissant et enchanté. J'abordai bientôt, et, après avoir amarré, je m'assis sur le gazon au pied d'un saule. Alors, plus recueilli, je repassai lentement en moi-même mes impressions sur la poésie et sur les trois grands hommes qui en sont, à mon gré, les représentans dans le cours majestueux des siècles. Mais, ô surprise! ils ne me suffirent bientôt plus, ils me manquèrent en quelque sorte, et j'éprouvai le besoin de remonter à la poésie elle-même, loin des nobles génies où elle s'incarne et fait d'éclatantes apparitions, jusqu'à la source de la beauté pure que je contemplai long-temps face à face dans un religieux silence. Enfin, je redescendis des hauts sommets où elle resplendit, j'en suivis les reflets admirables dans la nature et dans l'homme, et de ce triple accord je sentis naître une harmonie, une paix infinie dans laquelle je me plongeai tout entier. Combien restai-je ainsi absorbé, je ne sais; mais lorsque je revins à moi, il était nuit. Je me

levai de l'herbe humide sur laquelle j'étais couché, j'exprimai la rosée dont mes cheveux et mes vêtemens étaient trempés, et je me promenai avec délices sur cette île riante où seul je sentais battre mon cœur comme dans l'infini, où je sentais vivre en moi, moi-même, l'humanité, la nature et Dieu. Quel moment ! ah ! que toute langue se taise, que toute parole se glace et renonce à décrire ce que l'ame peut à peine suffire à rêver...

Je retournai sur la rive. Je remontai dans ma barque et je m'abandonnai aux douces oscillations du flot. L'air était embaumé, le ciel était d'azur et de feu, et quelques étoiles fuyantes le sillonnaient par intervalles. Le fleuve reflétait la lumière argentée de la lune dont les rayons, en se brisant, scintillaient d'une molle et tremblante clarté, et la fauvette faisait entendre son dernier chant avant de courber son cou sous son aile pour s'endormir dans son nid suspendu... Hélas! la terre approche et je vais bientôt la toucher ! Si quelque jour l'âge avec ses rides et son expérience, le monde avec ses préjugés,

osaient tenter de te flétrir, ô mon ame! ah! rejette-toi en arrière et va te retremper dans ces heures si fraîches et si pénétrantes où tu te désaltéras à la source même du beau idéal, dans ces momens immortels et sacrés où, seule, au bord de l'eau, sous la voûte étoilée, et au milieu de transports inexprimables, tu te juras, ne l'oublie jamais, une jeunesse éternelle de science et d'amour, de vérité et de poésie!

RÊVERIE IV.

La Péri.

Il est doux par un beau jour d'errer seul au milieu de la vallée ! Voici les montagnes du côté de l'orient. Comme elles gagnent à être vues de près ! Deux d'entre elles paraissent couchées là depuis l'origine du monde, et dormir d'un sommeil profond. L'autre s'élève vivement en pyramide, et je ne connais rien de plus élégant, de plus harmonieux

que ses formes hardies et fuyantes. C'est un cône verdoyant qui, depuis sa base jusqu'à son sommet, est couvert d'une sombre forêt de sapins. Je sais le temps où, dans mon premier jet de jeunesse et d'enthousiasme pour l'art, rien, non rien ne pouvait me retenir, ni les habitudes de la famille, ni la société de mes compagnons les plus chers, ni le doux sourire des vierges, et où, avec une impétuosité irrésistible, je courais me plonger sous ces ombrages touffus, dans ces solitudes rêveuses plus ravissantes pour moi que toutes les séductions vides du plaisir. Là, je posais capricieusement ma tente, je faisais un établissement pour quelques heures, et lorsque j'étais fatigué de m'être entretenu avec moi-même de la nature et des cieux, et de mes émotions intimes, et de mes fougueux pressentimens, et de ces extases d'amour, de bonheur et de gloire qui remplissent le cœur au matin de la vie, alors j'ouvrais deux livres qui ne me quittaient jamais, Dante et Shakespeare, et dans ces retraites sauvages, sous ces noires ombres, au bruit

des chutes d'eaux et des cris lointains des oiseaux de proie, il me semblait que la poésie rude, profonde, vaporeuse, superbe d'audace, d'originalité et d'invention, dont ces âpres génies ont été les créateurs, m'enivrait de plus d'accords et me révélait mieux tous ses secrets et toutes ses richesses.

Aujourd'hui rien n'est changé, excepté moi et mes dispositions intérieures. C'est bien encore ma montagne chérie, jetée là, et plus pittoresque par le contraste de ces deux autres montagnes au milieu desquelles elle s'élance! Elle me retrace même d'autres souvenirs et d'autres contrées, et, si sa masse était plus gigantesque, si son front étincelait d'un diadème de glaciers, on la prendrait pour ce mamelon des Hautes-Alpes qu'on appelle *le Môle* et dont l'aspect est si beau lorsque le soleil couchant l'inonde de teintes roses et de nuances de pourpre et d'or. Oui! c'est bien encore ma montagne chérie, mais je lui préfère le sentier qui conduit à ce grand bois de hêtres. Que de berceaux verts! que d'avenues char-

mantes! que de détours variés! Ne dirait-on pas des arceaux gothiques formés par le hasard? Quelle fraîcheur, quel silence, quelle paix! Ah! dilate-toi, ô mon ame, et tressaille d'aise de pouvoir, sous ces ombrages religieux comme la nef d'une cathédrale, te livrer à tes pensées, loin de l'étiquette glacée, des grossiers intérêts, des étroites passions des villes!

Je dois être près du lieu que je cherche; oui, la voici la jolie clairière et le vieux chêne qui abrita des entretiens immortels.

Là, naguères, j'ai vu venir à moi une jeune fille. Elle était vêtue d'une simple robe blanche; ses longs cheveux noirs retombaient sur ses épaules et ondoyaient au gré du vent; une croix d'or surmontée d'un cœur brillait sur son sein et se rattachait à son cou d'albâtre par un lien de velours. Le feu de l'esprit étincelait dans ses grands yeux bleus pleins d'expression, et la beauté de l'ame éclatait dans sa physionomie sérieuse et profonde sous une incroyable mobilité. D'où venait-elle cette jeune fille? était-

elle née dans l'un de ces antres frais et parfumés? avait-elle surgi tout à coup de l'un de ces étangs creux et limpides? ou plutôt était-elle tombée du ciel?... Je ne pourrais le dire. Après avoir erré au milieu de ces arbres qui ne me dérobaient ni ses formes légères, ni sa robe flottante, elle s'avança vers moi. Elle avait appris l'histoire orageuse de ma vie, mes longues souffrances, mes douleurs solitaires, ma sauvage mélancolie, et, avec un tact délicat, elle essaya, en me parlant, de faire naître en moi des élans depuis long-temps inconnus vers le bonheur. Peu à peu je me donnai à elle, et nos ames se comprirent et s'aimèrent. Il nous sembla que nous nous connaissions avant de nous être vus, qu'elle avait toujours été ma sœur, que j'avais toujours été son frère. Comment dire ce que j'éprouvai pour elle? où est l'idiome assez suave, assez fécond, assez voilé pour rendre tous les trésors de la sensibilité, tous les secrets et ineffables mystères du cœur?... Ah! c'est une de nos grandes misères de ne pouvoir exprimer ce que nous

sentons en nous-mêmes, tant la parole languit, tant elle est stérile et pauvre auprès de la pensée!

Que d'attrait et d'enchantemens dans cette jeune fille! — Moins naïve se montra la timide Rachel au fils d'Isaac, sur les bords de cette fontaine où il l'attendait à l'ombre d'un gracieux palmier de l'Idumée. Moins séraphique apparut à Abélard la nièce de Fulbert, en ses jours paisibles, avant qu'elle se fût nourrie de larmes et qu'elle eût échangé ses espérances décevantes pour la cellule de roseaux de son amant, transformée par l'enthousiasme en les murs du Paraclet. Moins séduisante en son abandon fut la douce La Vallière, lorsque, sous les orangers de Versailles, elle trahit le secret de son cœur qu'elle confiait avec sécurité à ses compagnes. Ce que les anciens temps ont de primitif et de matinal, ce que le moyen-âge renferme de passion contenue, d'ardeur et de mysticité, ce que les temps modernes ont d'éclat, d'élégance et de grace, cette jeune fille le montre et le re-

flète en elle. Sa voix aussi trouve des paroles qui retracent la nature avec tous ses charmes, et quelquefois ses accens tremblés, empreints de sublimité et d'inspiration, apportent à l'oreille attentive comme une brise harmonieuse du monde invisible, comme de soudaines illuminations des abîmes et des profondeurs de Dieu.

S'il fallait raconter les jours que j'ai vécus en son intimité, j'avouerais mon embarras. Peut-être, toutefois, que l'abeille butinant sur l'aubépine printanière et en composant sa substance; peut-être que l'oiseau qui saute de branche en branche, d'un arbuste sur un grand arbre, et qui s'enivre d'air libre, de parfum et de musique; peut-être que l'ange parcourant sur un nuage léger les vastes plaines du ciel qu'il remplit de son immense tendresse, donneraient quelque idée des momens que j'ai passés près d'elle. Notre amour nous suffit et nous pénètre sans nous troubler. Ce n'est pas cet amour orageux du monde qui vit de honte, de douleur, de joies convulsives, et qui passe

amèrement comme tout ce qui est terrestre ; c'est un amour pur, éthéré, qui plane sur les hauteurs, qui se fortifie d'art et de religion, qui se mêle à l'invisible et s'y complaît, et qui nous régénère incessamment à la source de l'idéal, Siloé divine qui verse au cœur, avec ses eaux, une quiétude infinie.

Telle est mon extase, ô jeune Péri de l'Occident, tels sont les transports où tu as jeté mon ame pour toujours! T'aimer est ma plus douce joie, t'aimer est ma gloire et ma vie! t'aimer! ah! l'éternité est dans ce mot. Depuis le jour d'enchantement et de regret où je pris congé de toi, et où mes lèvres, en séparant les boucles noires de tes cheveux, effleurèrent d'un baiser ton front blanc comme la plume du cygne, je ne puis que songer à toi. Et mon amour n'expire pas dans le présent; il remonte dans les profondeurs du passé au-delà du berceau, et te suit dans l'avenir au-delà même de la tombe, jusque dans un monde meilleur et dans cet Eden futur qui, sans toi, je ne crains pas de le dire, me paraîtrait terne et dépouillé.

RÊVERIE V.

Le Lac.

Dans un de ces momens solennels où l'on paraît être aux soins de ce monde, mais où l'ame est ailleurs, attirée et absorbée par d'indéfinissables distractions, je quittai un petit village situé sur une éminence, non loin de la rive septentrionale du beau lac Léman. Je m'avançais vers le nord, heureux de me trouver seul, au milieu de la campagne, hors de la portée et de la vue des

hommes. J'aperçus un de ces limpides ruisseaux de la Suisse qui roulent vivement sur un lit de cailloux. Je m'en approchai et je me mis à en remonter le cours. J'étais dans un ravissement inexprimable; quelque chose d'immortel saisissait toutes les forces de ma pensée, toutes les puissances de mon être, et, au milieu de cette silencieuse entrevue avec l'infini, je me sentais si riche, si plein de vie, d'émotions et d'idées que je ne savais comment répandre au dehors ces flots purs et lumineux dont j'étais intérieurement submergé. Je marchais rapidement à travers les broussailles qui embarrassaient ma route, et le chant des oiseaux et l'aspect harmonieux du lac me rappelaient mollement à moi-même et me tiraient à demi de cet enivrement de l'invisible dans lequel j'étais plongé. Instans délicieux et ondoyans, où l'on n'appartient ni à ce monde ni à l'autre, et où l'on flotte, au sein des plus profondes rêveries, entre cette vie légère et mobile et une existence sérieuse, vraie et immuable. J'allais ainsi, non sans obstacles, présent et

absent à la fois, et nageant dans cet état de vague abandon auquel il est si doux de se livrer et qui vous fait éprouver mille joies sans vous causer une seule peine. J'aurais cheminé je ne sais où, si je ne m'étais vu arrêté par la montagne qui s'élève tout à coup à pic, au lieu même où le petit ruisseau prend sa source dans le creux d'un rocher couvert de mousse et de quelques fleurs sauvages.

Je regardai autour de moi et je me trouvai au-dessus de l'un de ces religieux vallons du Jura où tout est paix, ombre et verdure. Je descendis avec précaution jusqu'à un étroit plateau où je me cachai au milieu d'une herbe haute et balsamique. Lorsque je revins à moi de l'extase rêveuse où je m'étais laissé aller avec tant de charme, je me pris à examiner le profond et vaste ravin qui s'étendait devant mes yeux. L'horizon s'enfuyait au loin, obscur et nuageux, jusqu'à ce qu'il se confondît avec le ciel. En ramenant mes regards sur un point plus rapproché, je vis une belle cascade qui versait ses

eaux claires et abondantes avec un bruit uniforme, et qui déployait avec orgueil les plis mouvans de sa nappe argentine. L'onde se réunissait en un courant qui venait se perdre dans le creux du ravin, au milieu d'un marais situé près d'une touffe de vieux chênes qui ombrageaient une ruine. A quelque distance, un mamelon de granit se dressait pittoresquement et montait vers le lieu où j'étais placé. Je ne sais par quel tour d'imagination je me mis à peupler cette solitude. Il me sembla que dans cet horizon lointain et douteux voltigeaient tous les génies de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse et de la Chaldée, avec des attributs hiéroglyphiques. Je crus voir le génie de l'antiquité couché sur le haut de la roche d'où tombait la cascade, et en épandre les flots de son urne d'or intarissable. Il avait des formes harmonieuses et régulières, plus de simplicité que d'élégance, plutôt du calme que de la sérénité. Son visage était d'une grande beauté et annonçait quelque chose d'arrêté, de positif, l'action ou le repos, la guerre ou la paix, la

place publique ou l'intimité tranquille des dieux domestiques. Plus près de moi, sous ce grand bois, à côté de cette ruine séjour nocturne du hibou, sur les bords humides de ce marais d'où s'échappait une flamme phosphorique, au milieu des roseaux de la savane, était debout le génie du moyen-âge. Sa tête était nue, à ses pieds gisaient un casque et une mitre, une Bible et une épée; ses formes étaient grandes et fortes et annonçaient une vigueur incroyable; son front était plissé et rêveur, et je ne sais quelle mélancolie profonde, quelle ardente mysticité se lisaient dans ses yeux voilés qui exprimaient aussi une résolution aventureuse et une surnaturelle énergie. Enfin, du bloc de granit s'élançait le génie des temps modernes, qui paraissait tenir à la fois des deux premiers et les résumer, en quelque sorte, avec un caractère particulier. Autour de lui étaient des instrumens de science, des livres, une boussole; il avait de la majesté et de la grace, et semblait, supérieur à ses deux frères, s'indigner de la vérité contingente et de

l'amour vulgaire et aspirer vivement vers la sérénité. Mais sa pâleur annonçait bien des orages, et l'on voyait, à l'effort de son attitude et de ses traits, qu'il était encore dans la lutte, bien loin du repos de la victoire.

Et moi aussi n'ai-je pas dans ma vie, comme le genre humain, une époque primitive couverte de nuages fantastiques? Et n'ai-je pas eu ma douce enfance, empreinte d'innocence et de mélodie, libre de soucis et de tristesse, embellie de mille bonheurs, de mille enchantemens? N'ai-je pas traversé une rêveuse et mystique adolescence, marquée par de fougueux élans d'esprit, de volonté et de passion, douée d'une souveraine vigueur dans le mal et dans le bien, capable de tout souffrir, de tout apprendre, de tout oser, qu'eût charmée presque également de voir les splendeurs séraphiques du ciel ou les sataniques horreurs de l'enfer? Et, à l'heure qu'il est, n'ai-je pas atteint cet âge où la lutte est ma vie, trop heureux si elle me soulève vers la sérénité! Mais, hélas!

je ne puis qu'y tendre de toutes mes forces, comme l'humanité, car elle est dans une région bien supérieure à celle où nous languissons et où ni la science étroite ni l'amour profane d'ici-bas ne sauraient pénétrer. Ah! le monde, le monde, qu'il contient peu et qu'il est vide! Le premier coup d'œil dont on le caresse est ravissant. Il apparaît alors comme une perspective magique avec ses blanches vierges, ses pures amours, ses amitiés héroïques, ses joies enivrantes, ses auréoles de liberté, de bonheur et de gloire, et l'on ne voit que lui; il suffit, il est le bien suprême. Époque enchantée d'illusions! Mais lorsqu'on est entré un peu avant dans la mêlée, et qu'on a vu de près toutes choses, que de voiles tombent! quelle misère, quelle indigence! Lorsqu'on a connu les fatigues de l'étude qui brûle plus qu'elle n'éclaire, le plaisir si douloureux en sa profondeur, l'amour si plein de trahisons et d'angoisses, la maladie avec ses crises et ses défaillances, l'ennui qui crée un désert autour de nous et qui nous verse goutte à goutte

un lent désespoir... oh! je ne sais quel sentiment de damné s'empare de l'ame, et ce n'est que peu à peu, après bien des tourmens, bien des épreuves, qu'elle se complaît en d'autres pensées et qu'elle devine d'autres horizons. Il n'est pour elle qu'un salut, c'est de jeter un regard d'amour sur la nature; c'est de vivre au sein des forêts, au bord des fleuves; c'est de s'égarer dans les grottes mousseuses, d'étreindre les montagnes, de se plonger dans les flots de l'Océan et de pénétrer jusqu'aux étoiles sur de lumineux rayons. Et cela encore ne suffit pas. L'ame sera inquiète et troublée jusqu'au moment où, touchée d'une tendresse sans bornes, elle secouera ses ailes de flamme, s'élancera vers l'invisible et s'abîmera dans la paix de Dieu, asile immense, éternel, d'où tout sort, où tout doit revenir, et hors duquel tout est piége et mensonge, amertume et vanité.

J'étais enseveli dans ces méditations, lorsque le tintement de la cloche des châlets m'annonça l'heure où les troupeaux quittent les pâturages et rentrent sous leurs toits.

Je me levai et je redescendis le coteau. Quel tableau magique et solennel m'attendait !... Non, dussé-je vivre des siècles, jamais il ne s'effacera de mon souvenir. J'aperçus le lac de Genève déployant ses eaux bleues et vastes comme une mer. Elles étaient légèrement agitées et scintillaient de mille diamans. Deux bateaux pavoisés, le Guillaume-Tell et le Winkelried, les traversaient majestueusement et laissaient voir sur leurs tillacs, chargés de passagers, des costumes variés de femmes, de militaires et de voyageurs de toutes les nations. Ils semblaient fiers de porter une joyeuse députation de chasseurs qui se rendait à la fête fédérale de la Suisse, instituée en l'honneur de l'archer du Rutli. J'entendais mourir à mes pieds les sons lointains de la musique et des fanfares. J'aimais à suivre le blanc sillage des navires jusqu'à une barque rapide dont la voile latine, pareille aux ailes de l'alcyon, flottait avec une rare élégance au souffle de l'air. Les Alpes, dont les hautes crêtes s'élevaient en gradins jusque dans les nues et

que teignaient de pourpre les rayons du soleil couchant, donnaient à tout l'horizon, en le terminant, une inconcevable grandeur et présentaient, dans des proportions gigantesques, un mélange confus et divers de tous les styles et de toutes les architectures, depuis les pagodes, les obélisques, les pyramides de l'Orient, les ordres de la Grèce, le cintre romain, les dômes byzantins, jusqu'à l'ogive, aux flèches et aux ornemens gothiques, jusqu'aux fantasques jeux de l'imagination mauresque, jusqu'aux belles et savantes formes des monumens modernes où brillent d'un immortel éclat les ressources toujours inépuisables de l'art, quoique la première des inspirations, la pensée religieuse, ne les féconde plus. —Ah! prosterne-toi, ô mon ame, devant le Dieu du genre humain et de ces merveilles, et laisse échapper de tes plus intimes profondeurs un acte de foi et un hymne vers cet être infini dont cette ravissante nature et toi-même n'êtes que de pâles mais pourtant de sublimes reflets!...

RÊVERIE VI.

La Ruine.

Il est, sur le versant d'une petite colline des Alpes, un coin de terre que je n'oublierai jamais. Un soir je m'acheminai vers ce lieu sauvage. Je traversai sur un pont de rochers le Rhône qui sépare, en serpentant, la France de la Savoie, et qui, après s'être perdu sous des arcades de granit qu'on dirait faites de main d'homme, sort en mugissant de ces abîmes et laisse voir au loin

ses eaux bleues couvertes d'une blanche écume. Je suivis quelque temps les rives du fleuve, dont la végétation vigoureuse et forte paraît plus belle encore par le contraste de quelques landes savoyardes qui se détachent par intervalles et qui attristent la vue de leur stérilité. Je rencontrai deux bergères qui paissaient un troupeau de brebis. Je m'approchai de ces jeunes filles dont le teint était basané et la démarche libre et hardie. Elles avaient les bras et les pieds nus; une simple jupe bigarrée pressait leur taille svelte, et un petit chapeau de paille terminé en clocher protégeait leur tête des rayons brûlans d'un soleil de juillet. Elles avaient le regard vif, et, sous leur étonnement de rencontrer quelqu'un dans ces solitudes, se trahissait une coquetterie agreste qui n'était pas sans charme. Je les abordai et leur adressai quelques questions auxquelles elles répondirent dans un idiome que j'eus peine à comprendre et que je reconnus pour une sorte de patois italien. Je leur fis présent de deux rosaires d'un bois

noir ciselé que je rapportais comme un objet de curiosité du pays, et, sans attendre leur remerciement, je me hâtai de gravir la côte rapide qui était devant moi. J'entendais dans l'éloignement les sons mourans d'une voix mâle et monotone, et je ne tardai pas à apercevoir sur l'un des hauts sommets dont j'étais dominé un chevrier de qui venaient ces accens. Il chantait une ballade si mélancolique et tellement en harmonie avec mes dispositions intérieures que je me mis à l'écouter. Je m'arrêtai à l'ombre d'un mûrier, et mon oreille était attentive long-temps après que le pâtre avait disparu derrière la montagne.

Hélas! je me pris à faire un retour sur ma vie et je laissai retomber ma pensée sur elle-même. Que mon ame était triste! Veilles prolongées de science, ardeurs d'études, soudaines illuminations, appels sans cesse renaissans à l'idéal, nobles élans d'amour, d'art et de liberté, qu'êtes-vous devenus?... Quels fruits avez-vous portés? où est votre récompense, votre moisson? Ah! vous avez

disparu, rêves charmans, naïves illusions de l'aurore de la vie! La sombre réalité avec son souffle aride a fait voler le duvet léger qui vous couvrait et terni vos couleurs printanières. Les douleurs, les tristesses, le désenchantement vous ont succédé, et lorsque je remonte vers le passé, qu'y trouvé-je? une jeunesse épuisée dans le travail, dans les passions et dans la souffrance. Ah! si une seule étincelle de ce feu divin qui m'anima dans mes vives et patientes recherches de la vérité, dans les orages du cœur, dans les angoisses de la maladie, eût brillé pour moi au sein de circonstances moins fatales, de conjonctures moins inouïes, peut-être qu'elle eût suffi pour m'éclairer loin dans la carrière de la pensée ou dans celle de l'action; peut-être qu'elle eût jeté sur ma mémoire un reflet d'or, et qu'un peu de gloire se fût attaché à mon nom!... Nous sommes soumis dans ce monde à bien des maux et à mille nécessités. La pauvreté peut nous atteindre, la calomnie nous marquer au front, la médiocrité nous mécon-

naître et nous abreuver de tourmens vulgaires, le pouvoir nous frapper de ses rigueurs, le devoir nous imposer ses sacrifices, et la patrie nous demander notre sang. Quelle est l'ame noble qui ne sente un secret plaisir à descendre dans cette arène où la lutte a son charme, où souvent l'on échange quelques efforts contre des couronnes immortelles?... Mais il est une douleur, une amertume supérieure à toutes les douleurs, à toutes les amertumes. Il est une tristesse obscure, lointaine dans les profondeurs du cœur, inextinguible, toujours présente, c'est de ne pouvoir poursuivre son développement intérieur, c'est d'être et de ne pas paraître, c'est de se voir contraint à rester en jachère, comme une vile steppe; alors qu'on porte en soi tous les élémens de la culture et tous les germes de la fécondité. Vous sentez en vous une fleur qui fait votre tourment et votre joie : eh bien! elle ne répandra jamais son parfum : vous éprouvez au dedans de vous-même une flamme sacrée qui vous illumine et qui vous brûle; eh bien!

vous en serez consumé jusqu'à ce que vous ne soyez que cendre, et elle ne lancera pas une seule lueur au dehors! Vous ne pourrez même vous livrer à des progrès solitaires ni vous révéler tout entier à vous-même, car le destin, un destin de fer er d'acier s'y refuse. Des années de lutte opiniâtre vous ont trop appris à connaître cet ennemi implacable qui ne se laisse ni vaincre ni toucher. Ah! c'est là une douleur infinie, de tous les jours, de tous les instans, une douleur sans cesse inquiète et qui donne des vertiges comme l'abîme. Ne te laisse pas abattre à ses pointes sanglantes, à ses cruelles railleries, ô mon ame! relève-toi peu à peu, songe aux maux que tu as déjà domptés, aux combats que tu as rendus, aux duels où plus d'une fois tu t'es mesurée avec le sort, et que ces souvenirs te fortifient en toi-même!... Ne confie rien aux hommes. Peu te comprendraient, et pour un qui te parlerait un langage ami, combien qui secoueraient la tête ou qui souriraient d'incrédulité! Combien qui resteraient indifférens ou

qui ne t'accorderaient qu'une pitié dont ta fierté s'indignerait! Pense à l'humanité tout entière pour te consoler, et que ton désespoir se change en tristesse! Que de nobles cœurs, que de héros, que de peuples, depuis l'origine du monde et à l'heure qu'il est, à qui il a été refusé de jouer leur rôle sur le grand théâtre de l'univers! Que d'espérances trompées, d'existences brisées, de gloires évanouies! Ah! redis ta plainte à l'histoire, elle a de quoi te répondre; redis ta plainte à toi-même, redis-la à ce fleuve qui bouillonne à tes pieds et dont les vagues fougueuses l'emportent avec elles; redis-la à cet arbre silencieux qui te couvre de son ombre et de sa paix, à l'oiseau de l'air qui passe au-dessus de toi et dont elle ne troublera pas la gaîté; redis-la à cette nature qui te fut toujours un refuge, dont la verdure, la fraîcheur, l'inaltérable beauté te laissèrent toujours une si magique impression de repos; redis-la, ta plainte, verse-la surtout avec abandon dans le sein de Dieu, de cette raison éternelle dont tu sens si bien la pré-

sence, dont les entretiens sont si doux, si ravissans, que tu ne peux aborder sans un religieux saisissement, et dont tu n'entrevois jamais l'ineffable majesté sans éprouver je ne sais quel calme qui vient d'en-haut et qui pour un moment au moins t'inonde des délices et des joies du ciel.

Je demeurai long-temps au milieu de ces pensées avant de reprendre le sentier de mon hôtellerie située comme un nid de vautours au-dessus d'un torrent qui se précipite avec fracas dans le Rhône. Mon ame était plus tranquille, mais une secrète tristesse lui communiquait ses langueurs. J'aperçus à peu de distance du fleuve quelque chose qui ressemblait à une ruine. C'était un tombeau... Une petite colonne surmontée d'un turban brisé, couverte d'arabesques à demi effacées, et un verset du Coran dont on ne distingue plus que le premier mot, allah! me firent conjecturer que c'était peut-être le sépulcre de l'un de ces enfans du désert dont les essaims envahirent l'Afrique, s'avancèrent jusque dans les champs de Poitiers,

et que Charles-Martel refoula au-delà des Pyrénées, dans cette Espagne où brillent encore les restes magiques de leur civilisation et de leurs arts. Je ne sais comment je me mis à penser à ce peuple, à ses guerres, à son courage, à sa galanterie, à ses joûtes et à ses tournois, à ses jardins et à ses monumens qui lui survivent, à toute son histoire enchantée comme un rêve, depuis les jours glorieux du prophète jusqu'à la chute du malheureux Boabdil. Mais ce ne fut qu'une distraction qui passa comme l'éclair, et je revins bientôt à moi-même et à mes méditations habituelles. Je dis adieu à mes projets d'études, à mes espérances de bonheur, à mes pressentimens de gloire et d'amour, à toutes ces décevantes images qui me séduisirent autrefois et qui, sous la forme de songes légers, charmaient jusqu'à mon sommeil au milieu de la nuit. Ah! le dernier Maure qui, sur les hauteurs du mont Padul, prit congé pour toujours de sa cité chérie après la conquête de Grenade, et qui jeta un long et tendre regard sur les tours

abandonnées de l'Albaizyn, du Généralife et de l'Alhambra, sur le cours gracieux du Xénil et du Douro, qui roulent des sables d'or et d'argent dans cette belle vallée de la Véga, ornée de mille fleurs, embaumée de mille parfums; ce dernier Maure exilé ne fut pas saisi d'une plus profonde mélancolie que moi. Mais aussi il ne trouva pas en lui-même un courage plus ferme contre l'adversité, une résolution plus stoïque de persister jusqu'au bout et de se courber sans murmure sous le bras de cette Providence qu'il croyait aveugle, que je crois éclairée, et que c'est notre gloire de comprendre en nous soumettant à ses immuables lois avec une indomptable et patiente résignation.

RÊVERIE VII.

Le Bain.

Je vivais à l'écart, occupé de souffrir, et visité de quelques nobles inspirations d'histoire, d'art et de philosophie. J'aimais à voir le cours majestueux du genre humain depuis son berceau jusqu'à nos jours. J'aimais à reconnaître les plateaux élevés qui dominent le Gange, et à descendre de ces hautes cimes avec les migrations primitives dans la vallée du Nil et dans le Delta de la

Chaldée. Il m'était doux de respirer l'air tiède et voluptueux de l'Asie-Mineure, de sentir battre mon cœur sous le ciel serein de la Grèce et de l'Italie, puis de me recueillir sous les vieux chênes de la Germanie, de traverser l'Atlantique, d'errer dans les savanes de l'Amérique où tout est gigantesque excepté l'homme, et de revenir contempler les merveilles de la civilisation au milieu de notre Europe moderne. J'évoquais les plus grandes figures du passé; j'allais de Brahma à Hermès, de Moïse à Zoroastre; je m'asseyais sur le trône de gazon d'Abraham au pied d'un sycomore du désert. Je suivais d'un curieux et long regard et Cyrus et Alexandre et César; je reprenais avec Jésus-Christ et Mahomet de nouvelles destinées pour le monde, et la hache d'armes de Mérovée et l'artillerie de Cortez et la grande tactique de Napoléon me captivaient tour à tour. Je joignais aux hommes d'action les sages et les artistes de tous les temps et de tous les lieux. Les masses architecturales de l'Inde, de l'Égypte et de la

Babylonie, les temples d'Athènes, les palais de Rome, les cathédrales gothiques, les monumens arabes et les édifices de notre époque se réfléchissaient dans les tableaux immenses que ma pensée créait à loisir et y jetaient une magique variété. J'admirais comment des races si diverses, avec des idiomes, des religions, des génies si différens et sur des théâtres si peu semblables, s'avancent pourtant dans un invariable mouvement vers le même but, vers cette raison éternelle que nous aspirons tous, hommes et peuples, à connaître de plus en plus et qui nous attire à elle de toutes les routes et de toutes les directions par un charme souvent obscur, mais toujours présent et toujours irrésistible.

Imposant spectacle!... De ce point de vue qui nous montre sans cesse, de génération en génération, la flamme sacrée de la civilisation s'éteignant dans une contrée pour se rallumer plus pure et plus éclatante dans une autre, l'humanité me paraissait avoir pour symbole hiéroglyphique cet oiseau

fabuleux qui renaît de ses cendres et à qui l'antiquité donne des ailes de pourpre avec une si incomparable beauté!

Quel tumulte vient m'arracher à mes douleurs implacables, à mes études chéries, à mes tranquilles méditations? C'est un cri de guerre. — Un coup de feu est parti du château des Tuileries. — Aux armes! puisqu'on le veut, aux armes! Plus de repos, plus de science, plus de plaisir. Il est des momens où pour le patriote rien ne peut remplacer l'action, où elle est préférable à tout. Et nous voici dans un de ces momens glorieux. Une seule idée a saisi ce peuple, elle le presse, l'agite et le précipite souverainement vers un but unique. Admirable concert! Une même résolution descendue d'en-haut anime trente millions de citoyens et se reflète en mille expressions décisives. Comment peindre cette énergique indignation, ces mots entrecoupés, ces serremens de mains convulsifs, cet ardent désir de vaincre ou de mourir?... Ah! malheur aux braves éloignés du champ de bataille! Comment

redire leurs angoisses? on tire le canon, et ils n'y sont pas! on massacre leurs frères, et ils n'y sont pas! A cent lieues de distance, en un petit coin de terre, se vide la cause de la liberté du monde, et ils n'y sont pas! Comme ils attendent des nouvelles du combat! et dans cette attente que de tourmens! Voyez tous les regards fixés sur cette longue route, pendant des heures qui sont des siècles. Que cherchent-ils avec anxiété? Comme ils brillent de joie, si le moindre nuage de poussière qui s'élève peut faire soupçonner un courrier! Mais non, ils se trompaient; c'est un insignifiant voyageur... Alors il faut retomber dans les perplexités du doute, le pire des états de l'ame.

Un soir, après avoir passé tout le jour à espérer en vain, je m'acheminai vers la campagne. J'avais besoin d'être seul avec la nature comme avec une amie toujours prête à me pacifier. Elle était si calme et moi si orageux!... Peu à peu je me remis de mon trouble intérieur et je me sentis moins dés-

ordonné en moi-même. Je suivais un étroit sentier au milieu d'une prairie. Je me souvins des hommes du Rutli : à cette heure, ils étaient venus aussi sous la voûte du ciel et dans une même conjoncture, préoccupés des mêmes pensées que moi. Leurs ombres semblaient me sourire. Leur amour de la liberté, leur haine de la tyrannie respiraient en moi, et je me rendais ce témoignage de n'être pas au-dessous de leur magnanime dévouement au bien. Mon sang circulait dans mes veines comme du feu; je brûlais. Je côtoyais une rivière limpide et phosphorescente; je quittai mes vêtemens et j'y descendis pour me rafraîchir. La rivière formait en cet endroit une petite baie dont la forme était circulaire et l'aspect ravissant. Elle était embaumée par les fleurs qui croissent sur ses bords. Un grand arbre se penchait sur elle et l'ombrageait de ses rameaux touffus. La lune perçait le feuillage de ses rayons argentés, et sa blanche lueur tremblait dans les vagues onduleuses et me ver-

sait je ne sais quelle douce paix dont je ne me croyais pas capable. Alors de sublimes idées d'héroïsme me vinrent en l'ame. Je pensai au combat décisif qui se livrait, hélas! loin de moi... et des soupirs s'échappèrent de ma poitrine. Je ne me rappelle pas d'émotion plus intime et plus pure. Ah! si dans cet instant solennel, il n'eût fallu que ma vie, comme je l'aurais déposée facilement! Oui, j'en atteste Dieu dont je n'eus jamais une plus claire vision, s'il n'eût fallu que ma vie, dût la gloire ne jamais couronner mon tombeau, dût mon sacrifice demeurer solitaire, obscur, entre le ciel et moi, je me serais lentement plongé sous cette eau profonde, et l'abîme se serait refermé en tournoyant sur un cœur heureux de mourir saintement pour la liberté!...

Quel est ce bruit dans le lointain? J'entends l'herbe crier sous un pas rapide et ferme. Serait-ce une bonne nouvelle?... Voyons : c'est un jeune homme qui s'avance ainsi. Sa marche est précipitée et régulière; il doit faire un long chemin. Une guêtre

étroite presse son pied dans un soulier ferré; il porte une veste de chasse; une toque de velours couvre sa tête, un sabre pend à son côté, et sa main droite tient un fusil qui lui semble léger. Me voici près de lui; je le reconnais. Son haut front est calme, son regard étincelle, son visage rayonne, et sa lèvre supérieure est empreinte de quelque dédain. Va-t-il m'annoncer une victoire? Oui, oui, nous sommes libres! le peuple a triomphé et le droit avec lui. Bien du sang a été versé. Ami, me dit-il, le drapeau tricolore flotte aux Tuileries, fais-le arborer dans ta ville. Il faut que je poursuive ma course. Je tiens la croix de feu, elle aura bientôt enflammé la France entière. La garde royale est détruite. Cette superbe dynastie qui se vantait de nous enchaîner à merci et miséricorde, emportée dans la tempête qu'elle a soulevée, ira mendier un asile dans un cloître de l'Espagne ou de l'Italie, ou finir tristement au milieu des bruyères de l'Écosse ou des steppes de la Russie. C'est notre révolution à nous jeunes gens. Nous

avons vaincu le droit divin; l'ère de la souveraineté du peuple commence. Ce que réclame l'état présent de la civilisation, rien de moins, rien de plus, nous le ferons. Ayons confiance : un magnifique avenir s'ouvre devant notre patrie. Adieu. Porte ces nouvelles au milieu des tiens, tu seras le bienvenu. Encore un mot : écoute, si quelque douleur devait nous atteindre, il faut la surmonter et laisser voir un visage tranquille, car ceux qui sont morts dans ces jours mémorables ne sont plus des hommes, mais des héros; il ne faut pas les plaindre, mais les envier.

Il s'éloigne. Que veut-il dire?... La victoire est à nous. Cependant ses adieux étaient bien tristes, son accent était plein d'émotion et de tendresse en me quittant, sa dernière étreinte était palpitante, et j'ai vu rouler une larme sur son mâle visage. Mais point de pressentimens; j'ai à me hâter. Ma mission sera bientôt remplie, elle le sera cette nuit même...

Le lendemain, au soleil levant, rien dans

une petite ville de la Bourgogne ne ressemblait à la veille. Un pouvoir nouveau siégeait en permanence; les citoyens étaient en uniforme et en armes, le drapeau de Jemmapes ornait tous les clochers et s'élevait sur tous les édifices. Cette petite ville était l'image de la France. Qu'elle est belle la France ainsi pavoisée, attendant les événemens sous les armes et présentant à l'Europe l'olivier ou le glaive! Qu'elle est belle ainsi ma patrie, et que je suis fier et heureux d'être au nombre de ses enfans! Hélas! cette joie est bien troublée... Il n'est plus, cet intrépide ami[1] auquel une si généreuse fraternité de sentimens et d'idées m'unissait; il n'est plus... il est mort pour la liberté! Ah! coulez dans mon cœur, ô mes larmes; mais que mon front soit serein. Nul visage ne doit exprimer la tristesse en ces jours de fête. —Et vous, nobles couleurs, flottez, flottez au vent, j'ai pleuré votre opprobre, je salue et je bénis votre retour. Oui, malgré ma

(1) J.-G. Farcy.

douleur et quoiqu'un crêpe funèbre jette son ombre sur votre éclat, encore une fois je vous salue et je vous bénis comme l'emblème de la liberté, de l'héroïsme et de la gloire !



RÊVERIE VIII.

L'Ogive.

J'ai trouvé un lugubre abri sous l'ogive de cette vieille église du moyen-âge. Que fais-je là de longues heures, la tête appuyée sur la main, le coude posé sur une pierre sculptée, ornée de bizarres caractères gothiques?... Ce que je fais?... Je suis las de ce lourd fardeau qu'on appelle la vie. La nuit est noire comme mon ame. J'aperçois à peine le beau marronnier sous lequel on danse aux

jours de fête. L'air, sans être froid, fatigue à respirer et semble gercer la peau en la touchant. La cloche tinte le glas funèbre. Les sons de l'orgue arrivent jusqu'à moi, des cavités de la nef obscure, et font vibrer en mon cœur les cordes délicates d'une mystérieuse sensibilité. Tout, jusqu'au sinistre cri de l'oiseau des ruines, et à l'harmonie monotone de la rivière dont les eaux coulent dans cet enfoncement, tout se réunit pour accroître l'inexprimable mélancolie qui me consume.

Ah! que ce moment est plein d'amertume! Comment peindre cette situation dépouillée dans laquelle on est hors de l'humanité, hors de ces faciles lois de bienveillance et de sympathie qui répandent tant de charme sur l'existence?... Comment peindre cet horizon indécis et sans couleur, ces jours ternes et blafards, ces steppes de l'ame, cet isolement où rien ne menace, où rien ne caresse, et où la mort serait une récompense et un bienfait? Hélas! il faut avoir saigné de ces douleurs pour y croire. Que je souffre!... Tout ce que le monde a épuisé d'angoisses.

tout ce qu'il a exhalé de soupirs, depuis les sourds gémissemens du pauvre des Écritures jusqu'aux plaintes si tendres dont le solitaire du XIVe siècle a mouillé le plus suave commentaire de l'Évangile, jusqu'aux sataniques horreurs de Byron dans ses mauvaises heures, je l'éprouve en moi-même. Rien ne me rattache à rien. Où est le sentiment, l'idée, l'action dont la profonde insuffisance ne me désole aussitôt? Où est l'objet digne de mon culte? Où est la pensée capable, je ne dirai pas de satisfaire, mais d'amuser les immenses désirs de mon cœur? Le vide, partout le vide! Un univers dépeuplé, flétri! O détresse! il faut retomber sur moi-même. Et qu'y trouvé-je? Une tristesse ténébreuse et sans fond, une tristesse infinie, sombre abîme où mes regards plongent et replongent avec désespoir, et que des yeux vulgaires ne sauraient sonder une seule fois sans mourir.

Voici une vierge d'une rare beauté qui s'avance avec grace sous ces voûtes religieuses et qui s'agenouille dans cette retraite

sainte pour prier. Malheureux!... je ne puis sourire à son innocence. La source de l'amour semble tarie en moi. La science me touche encore moins. Le grand spectacle du genre humain sortant de son berceau et marchant, dès les temps primitifs, vers un avenir indéfini de perfectionnemens, ce grand spectacle me laisse froid. Je vois sans intérêt la torche céleste poindre dans une pagode de l'Inde, dans un temple de Thèbes ou de Ninive; briller à travers les écoles d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie; s'éclipser un moment durant le moyen-âge; puis reparaître avec un immortel éclat dans la première cité des Gaules, se ranimer de plus en plus et répandre sur l'univers les flots d'une lumière pure et intarissable. La nature à qui je dois tant de douces émotions, m'est aussi devenue étrangère. Je pourrais errer au milieu de la campagne sans écouter ses harmonies et sans éprouver cette impression de calme qu'elle communique à tout, excepté au désespoir... S'il m'était donné du moins de me réfugier dans le sein de cette

raison éternelle, qui me prodigua en de meilleurs jours ses trésors et où j'entendais de si sublimes enseignemens et de si ravissantes consolations! Mais non, elle aussi se dérobe à mes étreintes, et la face de Dieu m'est voilée.

Je me rappelle le temps où, dans mes fougueux essais de la vie, je frémissais de toutes mes facultés sous l'atteinte de ce mal aride. Alors, plus d'une fois il m'est arrivé de jeter un coup d'œil ami sur une belle paire de pistolets que je vois encore suspendus aux parois d'une petite bibliothèque. Comme ils étaient bien ciselés! Comme je les trouvais brillans! Comme les plaques d'argent qui les ornaient me semblaient polies! Ah! c'est une belle arme qu'un pistolet... Combien de fois n'ai-je pas contemplé un étang, une rivière, un lac, dont les eaux limpides et profondes paraissaient m'inviter et m'offraient un dernier asile! Combien de fois, seul, enveloppé d'un manteau flottant, n'ai-je pas parcouru les montagnes couvertes de neiges et de glaciers! Combien de fois, après

avoir écouté en moi-même la mélodie sauvage des torrens, et suivi d'un œil curieux la chute des avalanches, le vol hardi des vautours, la fuite aérienne des chamois, n'ai-je pas été près, comme Manfred, de me précipiter au milieu de la tempête et du chaos des élémens bouleversés!... Mais alors j'étais un enfant bizarre, orageux et mobile. Aujourd'hui j'ai le droit de me dire un homme. Qu'ai-je donc à faire? une seule chose: attendre. — Attendre! voilà pour qui a vécu le mot qui recèle le plus d'angoisse et de douleur, mais aussi le plus de courage et de sagesse. Oui, attends, ô mon ame, et peut-être cette jeune amie dont le charme est vain dans l'absence, dont le souvenir éclaircit à peine ton front chargé d'ennuis, trouvera de ces paroles qui t'ont si souvent ravie et qui consoleraient un damné. Attends, et peut-être les mouvans tableaux de l'histoire attacheront ta pensée et t'inspireront cet intérêt puissant que tu étais si heureuse d'éprouver à l'aspect de l'humanité toujours en progrès vers la liberté,

l'art et la philosophie. Attends, et peut-être la nature t'enivrera-t-elle de ses attraits, et peut-être la solitude des bois, la fraîcheur de l'eau, la rêverie sur un lit de bruyère, te redonneront-elles un peu de bonheur. Attends, attends, ô mon ame, et peut-être reprendras-tu le chemin du ciel, et peut-être passeras-tu de ce parvis désert dans cette nef obscure si favorable au recueillement où tant de cœurs malades ont souffert, gémi, prié, et où la paix d'en-haut les a inondés de ses joies douces et tranquilles. Qui sait?... Peut-être pénétreras-tu jusque sur les marches de l'autel, dans ce sanctuaire où repose la majesté de Dieu... et puisses-tu mourir au milieu de ces splendeurs que les anges eux-mêmes, ces fils du firmament, ne soutiennent qu'en se couvrant le visage de leurs blanches ailes et de leur voile d'innocence et de pureté!

RÊVERIE IX.

Le Rayon.

En ce temps-là, seul et maladif, j'occupais une petite cellule au milieu de Paris. D'ici je la retrouve encore. Un tapis bariolé couvrait le plancher; un papier d'un bleu clair montait le long des parois jusqu'au plafond dont le centre portait les traces à demi effacées d'une étoile d'or. Une table, un secrétaire, quelques chaises d'osier, un

grand fauteuil et un canapé formaient mon ameublement. Je suis loin d'oublier les rideaux blancs de mon lit dont j'aimais à m'abriter le soir en me couchant. Qui le dirait?... C'était l'un de mes plus vifs plaisirs que de considérer, pendant quelques minutes, de cet étroit espace et à travers cette tenture légère, des feux que je préparais et qui, s'enflammant soudain, jetaient un rapide éclat et s'éteignaient aussitôt. Image vraie du bonheur! Quelques tableaux ornaient ce réduit si paisible en apparence et pourtant si orageux. Ils étaient suspendus çà et là, sans ordre et au gré d'un caprice bizarre, plein de dédain pour les lois de la symétrie. Corinne au cap Mysène était placée à peu de distance du Serment du Jeu de Paume, et je me plaisais à rapprocher ainsi Gérard et son vieux maître alors exilé. Venaient ensuite les portraits de Lafayette, ce patriarche de la liberté; de Manuel, ce hardi tribun; de Foy, cet orateur au cœur héroïque, aux illuminations soudaines; de Périer, ce puissant homme d'état, armé d'une conviction

si forte, le plus ferme courage qu'ait produit la révolution de juillet. Plus loin, dans une solitude superbe, s'assombrissait Byron, Byron, le plus fougueux artiste de cette ère du monde, le plus saisissant des talens passionnés, Byron, qui est mort dans le nuage avant d'avoir atteint le sommet de la montagne, qui a expiré dans la lutte comme Laocoon, et à qui il n'a manqué que la sérénité, but éternel du poète, du patriote, du philosophe, sublime et dernier terme de la vertu et du génie.

Tel était le réduit où je vivais livré à un trouble intérieur et à un désordre de pensées qu'aggravaient encore les atteintes d'une maladie cruelle.

Que mon isolement était triste et profond! J'avais des amis, ils étaient absens. L'un, dans un beau mouvement, avait renoncé aux douceurs et aux succès des plus brillans salons pour aller, simple croisé, offrir à la Grèce les prémices de son épée. Un autre, qui devait, hélas! périr pour la plus sainte des causes et dont l'ombre généreuse

est retournée joindre celle de Kerner dans l'Élysée des héros, voyageait en Italie, terre sacrée des arts, pour laquelle il avait une tendresse de fils. Un autre enfin, le plus ancien de tous, ennoblissait son obscurité dans la sphère morte d'une province par les sévères idées et les mâles vertus d'un esprit élevé et d'une ame stoïque. Nuls soins plus doux ne m'étaient prodigués. Une femme aurait pu porter d'inexprimables joies dans ma solitude et répandre sur mes douleurs un charme magique. L'Océan et d'inflexibles obstacles plaçaient entre elle et moi une barrière d'airain. O destin! j'étais seul, entièrement seul... Souvent je me promenais au milieu de ma petite chambre jusqu'au moment où de fatigue je me couchais à demi sur mon canapé. De là je regardais autour de moi, et lorsque j'apercevais ma bibliothèque couverte de poudre, de nouvelles amertumes m'attendaient. Plus d'études, plus de lecture. Les admirables récits d'Herodote, de Froissard et de Muller languissaient dans un oubli commun; Platon

gisait tristement près d'Augustin, et Gerson à côté de Rousseau. Ma Bible elle-même, une ancienne et fidèle compagne, était délaissée et semblait affligée de cet abandon. Un signet fané de nompareille rose marquait encore la page ou je m'étais arrêté, où j'avais fermé ce livre des vieux jours, où je devais le reprendre si un tel bonheur m'était réservé. Le champ de l'histoire m'était interdit. Je ne pouvais m'asseoir ni sous le palmier de Jacob, ni sous le chêne de saint Louis, ni sous la tente de Napoléon, et l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes me défendaient leurs annales. Les attraits de la nature, le repos de la campagne étaient loin de moi et ne ravissaient que mes souvenirs. Dieu lui-même se refusait à mon cœur altéré et souffrant. La méditation ne m'éclairait plus comme autrefois; elle me bouleversait et me jetait dans de mortelles angoisses. Si pour un instant je perçais les ténèbres où j'étais enseveli, c'était par quelques élans rapides de la prière qui s'échappaient du fond de mes misères et mon-

taient comme la flamme vers le ciel. J'éprouvais alors un peu de calme, et comme s'il eût été touché de mes hymnes, ce qu'il recevait de moi en ferveur Dieu me le rendait en consolation.

Quelquefois entraîné par l'irrésistible besoin de mes semblables, je me parais pour sortir. Je me glissais en chancelant dans mes habits de fête, et qui m'observait en passant devait avoir pitié de moi. J'allais le long des rues, sur les plus élégans boulevarts, dans les plus beaux jardins de cette ville immense. Je m'asseyais à l'écart, puis je considérais avec un incroyable serrement de cœur cette foule roulante, ce désert mouvant, ces femmes si gracieuses, ces jeunes gens si gais, ces vieillards si calmes, ces enfans si naïfs, tout ce luxe, toute cette joie, tout ce bruit, et je me disais : Pauvre malheureux, là pas un sourire, pas une pensée pour toi!... Alors je me prenais à pleurer; quelquefois même mes larmes ne pouvaient couler. Ah! la mort m'eût paru douce! Je me levais brusquement, je re-

tournais chez moi avec effort. Qui le croirait?... je retrouvais avec une sorte de bonheur ma cellule. Je lui donnais des noms passionnés et je touchais avec attendrissement chacun des objets inanimés qui m'entouraient. Même, lorsque le ciel était serein, mon visage exprimait une émotion plus vive. Je saisissais ma montre, j'interrogeais l'heure, mon cœur battait avec plus de violence... j'attendais quelqu'un, oui quelqu'un. Soudain, dans la direction du couchant, à l'angle de ma fenêtre, apparaissait un rayon de soleil. Il s'avançait peu à peu jusqu'au pied de ma cheminée. J'allais à lui, je lui faisais l'accueil le plus empressé; je lui prodiguais mille caresses, je lui donnais mille baisers. Mon imagination s'exaltait. Que ne voyais-je pas en lui? Il m'apportait peut-être une nouvelle des absens et des morts; il venait peut-être comme un messager des pays lointains et même des parages d'un autre monde. Qui sait?... Peut-être était-il une lueur de la vie de l'humanité à ses diverses périodes, peut-être un souvenir

de la nature, peut-être un reflet de Dieu, de ce Dieu dont j'avais tant besoin de sentir l'existence... Que dirai-je?... J'adressais des questions à ce rayon de lumière et il me répondait. Nos entretiens étaient pour moi pleins de charme et je ne me les rappelle pas sans un douloureux plaisir. Enfin le moment du départ arrivait. Le rayon se dérobait peu à peu et comme à regret. Je l'accompagnais tristement jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière mes jalousies vertes, et rien n'égalait la mélancolie de mes adieux.

Beau rayon, rayon enchanté, je ne t'oublierai pas. Le temps qui détruit tout fanera mon front et blanchira mes cheveux avant de t'effacer de ma mémoire. Je me souviendrai toujours qu'à une époque désolée tu as visité mon isolement comme un ami, et répandu une clarté magique dans le gouffre ténébreux et volcanique de mon ame.

RÊVERIE X.

Le Bois.

Je suis venu la nuit sous ce grand bois. Le ciel était obscur et nuageux, j'entrevoyais confusément dans ce lieu druidique la forme des arbres, quelques broussailles noires, une verdure lugubre, et çà et là des flaques d'eau et des lagunes immobiles. J'entendais des bruits indistincts, sourds et lointains, le souffle plaintif du vent à travers le feuillage, le chant imparfait des oiseaux, la course rapide et éveillée de l'écureuil,

mille cris, mille soupirs dans l'air, et je ne sais où, je ne sais quoi qui ressemblait au murmure d'un fleuve qui s'avance vers la mer moins vaste, moins orageuse, moins profonde que mon ame et comme elle tranquille à la surface. Rien n'est comparable à la tristesse de ces heures de nuit, de confusion et de chaos. J'étais près de me lever pour fuir ces impressions d'indicible mélancolie et ce spectacle désolé et funèbre. Le voile tomba. La blanche lumière de l'aube apparut à l'orient, le jour pénétra dans ce sombre paysage, je distinguai des objets attrayans et variés; les arbres se dessinèrent avec leur haute tige, leurs rameaux et leurs feuilles; les prairies étoilées de marguerites se montrèrent; je vis le courlis battre des ailes au bord du marais et la sarcelle aux plumes d'émeraude naviguer sur l'étang, sa plus chère patrie. J'écoutai la mélodie veloutée du rossignol, le mugissement prolongé de la brise dans la forêt, la chute rapide et moins monotone des eaux du fleuve, et je me livrai avec délices aux sensa-

tions de bonheur que faisaient naître en moi la fraîcheur du matin, les premières couleurs de l'aurore et ces mille harmonies qui venaient m'enchanter l'oreille et me ravir le cœur. Quelle heureuse transition d'un repos de mort à un doux mouvement, de la nuit au jour, de l'ombre à la lumière, de la douleur à la joie, de l'enfer au ciel!

Telle est à peu près l'image de ma vie.

Hélas! qu'ils furent longs et poignans les jours de ma jeunesse! Qu'elle fut amère et ténébreuse cette époque où un poids immense oppressait ma poitrine, où je ne sais quel infini mystérieux s'agitait au fond de mon ame et la jetait dans des troubles inexprimables. J'éprouvais un inextinguible besoin de savoir et d'aimer. Que d'efforts pour satisfaire ces ardens désirs! que d'espoirs trompés! que d'inconsolables mécomptes! Je vivais dans cette cité superbe du plaisir, de la politesse et des arts. Je demandais partout et je ne trouvais rien. Je frappais le rocher sans relâche, et la source d'eau vive ne jaillissait pas. J'étais assidu aux leçons des

rhéteurs célèbres, aux sermons des prédicateurs à la mode, aux improvisations des plus brillans orateurs du palais et de la tribune nationale. Je sortais étonné, ou ému, ou ravi; mais ni les séances du Plessis, ni les conférences de Saint-Sulpice, ni les passionnés débats du barreau et du sénat ne me donnaient la paix, et je flottais douloureusement dans un océan de doutes. O misère!... D'un autre côté, je me plongeais dans le torrent des sociétés, j'assistais à des bals magiques, je courais m'enivrer au théâtre des accens convulsifs du plus sublime de nos acteurs et de cette Italienne dont la voix profonde et palpitante me fait encore tressaillir; je suivais dans les temples, dans les promenades, dans les pompes des académies et des prytanées, ces groupes de femmes au doux sourire, à la grace piquante, au cœur léger, hélas! et j'étais triste de ne pas rencontrer ce que je cherchais. Je demeurais aride et désert! Je m'enlaçais dans des liens de fleurs qui se fanaient vite, et rien, rien qui ne fût égoïste, calculé, étroit, rien qui ré-

pondît à mes jeunes et purs élans, à mes rêves de tendresse et d'adoration!... Alors je m'isolai dans une cellule d'étudiant. Et là que de nouvelles tentatives! que de pénibles et laborieuses investigations! que de puissantes analyses! que de méditations solitaires! quelle longue attente! que d'émotions et d'idées tourmentées en tous sens! quel essor brûlant et enflammé! que de nuits sans sommeil et de jours sans repos! Et rien, toujours rien que le trouble et l'angoisse. Anges et démons!... Il y avait de quoi perdre la raison, ou mourir, ou tomber dans une de ces maladies étranges que la foule ne comprend pas et que la physiologie toute seule est aussi impuissante à expliquer qu'à guérir.

Je reparus dans nos savanes silencieuses. Là, je végétai long-temps à la façon des plantes, évitant tout sentiment, toute pensée, comme une douleur. Peu à peu je parvins à me pacifier. Et ce ne furent pas des jours, ce furent des années, et quelles années! qui y suffirent. Je m'enfonçai dans la solitude

et, sous nos bois sombres, je livrai mon ame à elle-même et à toutes les voix de la nature, orchestre immense dont les harmonies, comme les sons de l'orgue vibrant sous les voûtes d'une basilique, remuent en nous l'émotion de l'infini avec tout ce qu'elle a de grandeur, de saisissement et de religion. Insensiblement je repris à la vie, l'ordre effaça la confusion, le chaos se débrouilla, et la lumière se fit au dedans de moi. L'humanité me fut révélée. Je la vis, dès sa plus haute origine, au milieu des hasards de la guerre ou des loisirs de la paix, dans les batailles ou dans les fêtes, s'avancer progressivement vers le perfectionnement, son œuvre et sa loi. Je reconnus chaque peuple manifestant à son tour une idée et concourant, selon la mesure de ses destinées, au grand but de la civilisation universelle. J'aperçus le saint flambeau passant des cavernes de l'Himalaya, des temples mystérieux de Babylone et de Memphis, sur la place publique d'Athènes, aux mains de Socrate et de ses disciples, dans le musée d'Alexandrie, dans les

écoles, au désert, sur les hauteurs de Sainte-Geneviève où régnait Abélard, jusqu'au moment où il fut saisi par Descartes, puis par Kant et ses successeurs puis par un jeune philosophe remarquable surtout, il est vrai, par l'originalité de la forme et moins créateur que ses devanciers, mais qui refléta si bien dans sa parole, tantôt passionnée, tantôt sereine, les rayons épars de la sagesse antique et de la science moderne. Je me choisis les retraites les plus obscures, j'interrogeai les génies des fontaines, des grottes, des fleuves, des montagnes et de l'air, et j'en recueillis d'ineffables secrets. Enfin je m'élevai jusqu'à Dieu, je conversai avec lui dans la prière, et je trouvai des consolations inattendues dans ses entretiens familiers et intimes. Mon cœur suivit la même direction; il se prit à aimer l'humanité tout entière, et son encens se répandit dans toute la nature et monta vers son auteur, centre sublime où viennent se rallier à la fin toutes les puissances inquiètes du sentiment et de la pensée.

Cet état est plein de charme; il approche

de la paix sans y atteindre pourtant; car sur ces hauts sommets que de chutes, que de langueurs, que de défaillances! mais aussi que de réveils, que d'enthousiasme calme et d'espérances immortelles! Parvenue à ce faîte, l'ame éprouve je ne sais quel profond dédain de tout ce qui est contingent et variable; elle entrevoit des horizons sans bornes, des perspectives infinies, et pressent l'instant radieux où, échappé à son enveloppe périssable, l'homme devenu séraphin se divinisera au sein de la raison éternelle dans la science et dans l'amour, et nagera doucement dans des flots purs et intarissables de beauté, de lumière et d'harmonie.

RÊVERIE XI.

L'Arc-en-Ciel.

Souvent vers le soir, à l'heure douteuse et solennelle du crépuscule, une mélancolique pensée passe et repasse sur mon ame. C'est le moment où l'air fraîchit et ride de son souffle cette eau dormante, et où l'hirondelle, à la veille d'un exil nouveau, regagne le toit hospitalier auquel est suspendu son nid. Combien ce tableau d'automne est

triste !... Combien plus triste encore est ma vie ! Et toutefois en cet instant une secrète douceur se mêle à toutes mes émotions et répand sur la nuit qui m'entoure la séraphique lueur de l'espérance.

Il est une éternelle image du beau dont le pressentiment, aux jours de ma première jeunesse, me jetait dans d'obscurs ravissemens, et qui plus tard, durant les longues années de mes souffrances, fut fidèle à mon malheur et brilla toujours au-dessus de ma destinée, tantôt voilée, tantôt resplendissant comme un soleil d'Orient. Cette céleste image, aurai-je le temps de la montrer au monde? ou bien doit-elle s'évanouir avec mon éphémère existence et ne pas communiquer à mon nom son éclat durable?... Voilà le doute cruel qui m'oppresse. Hélas! trop souvent l'ange de la douleur m'a touché de son aile de feu !... Tant de soupirs se sont échappés de ma poitrine, tant de larmes ont coulé de mes yeux, tant de froissemens convulsifs m'ont brisé, qu'à la fin il faudra bien que je succombe. Ce frêle corps meur-

tri d'assauts et de secousses est bien chancelant... Et déjà, si le Dieu qui l'habite ne le soutenait, ce temple en ruine battu des vents aurait croulé. Le moment n'est pas loin peut-être... Sans doute il peut venir, je suis prêt autant qu'aucun homme. Arrière, arrière l'effroi de la mort! je l'ai mesurée sous trop de formes, je l'ai trop appelée de mes vœux. j'ai trop dédaigné de me la donner moi-même pour que je la craigne lorsqu'elle s'offrira devant moi. Et pourtant qui me verrait dans ce cabinet de vigne, dont les feuilles jaunies tombent à mes pieds; qui me verrait dans cette sombre méditation pourrait apercevoir un regret se trahir sur mon visage pâle et résigné. C'est que jusqu'ici ma force s'est usée à combattre et les ténèbres qui environnent une raison naissante et les passions et le malheur, et qu'elle n'a pas encore lutté contre l'oubli dont j'étais digne de triompher.

Non, je n'ai pas fait mon rôle ici-bas.

Pélerin de l'histoire, je n'ai pas assez erré à mon gré des sources de l'Indus aux sa-

vanes de l'Ohio. Je n'ai pas assez parcouru de l'orient à l'occident les chaînes de montagnes, les plateaux sublimes d'où tombent, dès les temps primitifs, avec les fleuves et les avalanches, les races d'hommes, les langues, les religions, les arts et les lois.

Je n'ai pas assez vécu dans l'intimité de la nature. Il est des ombrages, des sentiers, des solitudes où elle cache des attraits inconnus. Il est un sanctuaire où réside sa paix et que j'ai souvent entrevu sans pouvoir y pénétrer.

Je n'ai pas assez médité sur Dieu dont la sagesse a créé et conserve l'univers, et d'où s'épandent toutes les harmonies du monde. Et surtout je n'ai pas assez prié, mon cœur ne s'est pas assez fondu en extases pieuses au sein de cet être infini dont l'immensité renferme des trésors de science et d'amour où je voudrais puiser encore.

Je ne sais quelles idées de bonheur effleurent mon imagination. Peut-être dans cette foule ignorée et bruyante palpite un cœur qui répondra au mien ! peut-être retrouve-

rai-je cette amie que l'absence me dérobe, cette jeune péri aux yeux bleus dont le souvenir enchanté m'enlève à la terre et me donne un pressentiment du ciel ! peut-être sa main pressera-t-elle encore la mienne ! peut-être la surprendrai-je dans un sacré recueillement, agenouillée devant une madone, murmurant un hymne secret pour son ami! Peut-être aussi aurai-je à la consoler de vivre, et me sera-t-il réservé, saint et cruel devoir, d'essuyer les larmes qu'elle répandra sur une tombe !...

Je ne suis pas content de mon progrès moral. Certes, depuis que je me connais, j'ai eu de rudes combats à soutenir et le courage ne m'a pas manqué. Ma vie s'est écoulée sur un champ de bataille et la victoire a plus d'une fois couronné mes efforts. Mais c'est du milieu de la tempête que j'ai entrevu les hautes cimes, je n'en ai pas gravi le sommet radieux et je n'y ai pas posé ma tente. Là, mes vêtemens ne se sont pas changés en tunique de lin blanche comme la neige vierge, mes traits ne se sont pas sérénisés

dans la douleur, et, frappant du pied la dernière roche, je n'ai pas pris mon essor vers le ciel, au sein d'une atmosphère lumineuse.

Si la mort vient, je croiserai les bras sur ma poitrine et je la recevrai avec un sourire sur les lèvres. Mais dans ce sourire il y aura quelque tristesse, car il me reste beaucoup à dire et à faire dans ce monde. Ah! malgré l'amertume de ma destinée, je crois que je ne voudrais pas la voir finir avant le temps. Ne t'abandonne pas, ô mon ame, et sois confiante; l'avenir est riche de promesses qu'il tiendra peut-être.

Ce matin, j'ai vu un spectacle prophétique. Un orage avait passé. Le ciel dégagé de nuages était de saphir. Le vent devenu plus doux balançait mollement sur les haies comme des gouttes d'une étincelante rosée. La prairie encore humide paraissait d'un vert plus tendre et séparait deux charmantes collines couvertes de vignes et de vergers que l'automne empourprait de ses couleurs. Sur le haut de ces collines se détachaient çà et là d'un fond d'azur quelques trou-

peaux qui, effleurant à peine la terre, semblaient paître dans les vastes plaines du firmament. L'œil, en suivant ces crêtes pittoresques, s'arrêtait à une chapelle gothique, restes vénérés d'une abbaye du moyen-âge, dont les ruines fermaient religieusement l'horizon. L'arc-en-ciel, partant non loin du lieu où j'étais placé, se courbait sur ce paysage pluvieux et s'enfonçait dans les vitraux de la vieille chapelle. Je fus ravi en contemplation devant ce monument et j'oubliai tout. Un lierre superbe le pressait de ses rameaux grimpans, et, à voir ses feuilles d'un rouge diaphane, on eût dit que c'était un dessin de plus que l'artiste avait sculpté dans des pierres de rubis. Le reste avait un aspect plus sombre et les siècles y avaient laissé leur mousse et leur trace noire. Mon cœur tressaille encore d'aise au souvenir de ces momens de pur enthousiasme pour l'art. Ma pensée, s'élevant peu à peu avec les ogives, s'égara long-temps dans ces ciselures innombrables, dans ces broderies et ces dentelles pétrifiées, puis, montant avec ces

légers fuseaux et ces aiguilles fuyantes, atteignit enfin cette flèche d'une grace incomparable, et s'élança avec elle, pleine d'amour et d'espérance, vers l'être puissant et bon qui fait éternellement succéder le calme à la tempête, la lumière à l'ombre, et aux convulsions de la douleur et des passions une grande sérénité.

RÊVERIE XII.

La Tourelle.

Une brillante aurore m'environne et illumine tout autour de moi. L'air est plus pur, le ciel plus bleu, l'aspect de l'homme me pénètre de sympathie, tout m'est riant et m'enchante et me ravit. Momens inespérés et depuis si long-temps perdus, est-il bien vrai que vous ayez pu renaître au sein de ces profondes ténèbres où j'étais plongé !... Oui, je n'en puis douter. Mon cœur s'est ra-

nimé ; ce n'est plus la douleur qui le fait battre ; ô prodige ! c'est la joie. Il ne peut contenir le bonheur immense qui le déborde, se répand au dehors sur les moindres objets, se reflète en mille splendeurs et jaillit en mille éclairs.

J'entends hennir mon bon cheval. Je suis prêt. Bien, bien, mon Georges, tu n'as pas fait languir mon impatience. Écoute, tu trouveras mon fidèle alezan attaché à cet alisier qui marque le détour du chemin dans la forêt. Viens le prendre ; tu me le ramèneras dans trois jours au même lieu. — Et maintenant vole, vole, mon cheval ; que tes pieds effleurent à peine la terre. Sois vite comme l'ouragan. Ah ! bondis, bondis sous moi, dévore l'espace au gré de mes désirs. Galope, galope. Est-il un plaisir comparable à celui d'être ainsi porté comme sur l'aile du vent à un rendez-vous d'amour !

Voici l'arbre auquel je dois t'attacher, mon alezan. Nous ne devons pas faire route ensemble plus loin. Arrête-toi. Des flots d'écume blanchissent ton mors, ta crinière

mouvante se déploie en désordre, l'eau ruisselle de ta robe dorée ; repose-toi ici en attendant Georges. Il faut que je poursuive mon chemin. C'est bien ici le sentier qui longe la lisière du bois. Quelle verdure ! quelle mélodie ! autour de moi et en moi quelle ivresse ! J'entends le bruit d'une rivière. C'est la Drône dont le cours sinueux arrose les prairies, murmure dans les roseaux et lave le pied de cette tourelle gracieuse qui se penche avec complaisance et qui semble regarder dans ce miroir limpide ses ruines d'une pittoresque architecture. Elle est là. Entrons. Pénétrons à travers les ronces dans cette sombre demeure du hibou. M'y voilà.

J'aperçois une jeune fille assise sur un banc de mousse et dont la tête pose légèrement sur une roche grisâtre. Qu'elle est belle dans l'ombre cette jeune fille ! Ah ! je l'ai vue suave comme une vierge de Raphaël, inspirée comme la Corinne de Gérard ; mais jamais elle n'eut le charme que lui donne en ce moment l'expression d'at-

tente, de tristesse et de regret qui la couvre comme d'un crêpe. Approchons. Me voici près d'elle. Un rayon de lumière a tout à coup éclairci ses traits, elle a souri... et pourtant je ne sais quelle émotion pénible passe encore sur l'éclat de son bonheur!...

— Mon ami, me dit-elle en me tendant la main, tu as bien tardé. Que je suis heureuse de te revoir! mais que ma joie est troublée! Avant de m'abandonner à tes caresses, il faut que je te fasse un aveu. Un remords pèse sur mon cœur. Je ne suis plus cette fille virginale que tu as connue autrefois; j'ai vécu au milieu des enfans des hommes, j'ai écouté leurs discours perfides, j'ai pris plaisir à leurs adorations, je me suis raillé de leur amour. J'ai perdu cette innocence de pensée qui faisait ma plus belle parure à tes yeux. Me pardonneras-tu?... Je ne sais plus employer ma journée; j'ai laissé là mes livres d'histoire et la poussière les ternit. Je n'aime plus mon joli parterre; je n'arrose plus mon myrte, ni mon laurier, ni mes roses, ni mes liserons au milieu desquels il

t'était si doux de contempler mes yeux bleus et mes cheveux noirs dont les teintes phosphoriques ondoyaient à la lumière du soleil. La nature m'est indifférente et, pour comble de malheur, mon ami, je ne puis plus prier. Ah! que n'es-tu resté près de moi?... je serais toujours la même et rien n'aurait flétri ma robe de candeur et de pureté. — Console-toi, jeune fille; rien n'est irréparable dans ta destinée. Je sais tout. Reprends-toi à vivre de musique et de poésie; retourne au grand fleuve de l'histoire, baigne-toi dans ses flots d'azur, cueille les plantes qui ornent ses rives et joue avec les coquillages qui parsèment ses grèves. Cultive tes fleurs abandonnées et ton myrte et ton laurier et tes roses et tes liserons. Poursuis, plus légère que lui, le papillon qui voltige dans l'air. Sois confiante, et quelquefois, au bord de la fontaine ombragée d'un saule éploré, viens aux premières lueurs de l'aube, au chant des oiseaux, viens, fraîche comme l'iris matinale, et comme elle étincelante de rosée, viens sur un autel de gazon adres-

ser une vive prière à celui qui pardonne au repentir et qui ne repousse pas l'expiation. Et si tout cela n'est pas assez, je t'offre un cœur fatigué d'orages qui t'aimera d'un amour pur, immense, infini, et auquel tu suffiras comme Dieu même.

La jeune fille se leva, me jeta un regard inexprimable et prit ma main qu'elle serra avec une étonnante énergie. Dès lors tout fut dit entre nous. L'ancienne confiance reparut avec plus de tendresse et d'abandon. L'univers s'anéantit et nous demeurâmes seuls l'un pour l'autre au milieu d'un monde dépeuplé. Combien dura notre extase ?... Une heure, un jour, un siècle ?... je l'ignore. Le temps s'efface d'un pareil bonheur, d'un bonheur si grand qu'il recèle en lui-même l'éternité. Comment le redire ce bonheur ?... Comment peindre ces paroles si douces, ces silences plus doux encore, et ces caresses enivrantes, et ces étreintes bénies où deux ames et deux vies s'embrassent, se pénètrent, se confondent en une même ame et en une même vie ?... Une

fois mon émotion fut si profonde que je m'élançai précipitamment ; je crus que mon existence allait se briser, que le grand mystère allait se révéler à moi, et mon esprit s'envoler de son enveloppe mortelle, comme un son mélodieux et sublime. Je me trompais. Cet éclair qui me montra et me retira Dieu passa rapidement. Je me calmai et je vins reposer ma tête plus délicieusement que dans le ciel même sur la marte si douce qui couvrait le sein de la jeune fille. Momens de ravissement et de transports ! Ah ! que votre fugitive succession repasse dans ma mémoire et inonde ma pensée de joies infinies! Je vous sentis et je ne puis que vous ranimer en moi-même; je vous sentis et je ne serai pas assez impie pour chercher à vous décrire; je vous sentis et je ne puis que me souvenir et m'incliner avec religion dans un ineffable et sacré recueillement.

L'instant est venu de nous quitter, ô ma péri! que tes beaux yeux ne se voilent pas ainsi, que tes joues si vermeilles ne perdent pas leur éclat. Ne verse pas de larmes, nous

nous séparerons pour nous revoir. Viens, et qu'un dernier baiser soit mon adieu. — Et je sortis, et je marchai à pas précipités vers le bois. Avant de m'y plonger, je me retournai et je vis, ô surprise! la pâle et mélancolique figure de la jeune fille dominant la vieille tour noircie et dégradée. Qu'elle était touchante cette figure où se lisait une mortelle douleur, mais pas un remords! Elle me fit encore un geste d'amour et d'adieu, et disparut. On eût dit d'un emblème vivant de l'humanité qui, du milieu des bouleversemens et des ruines, s'efforce, avec tristesse, d'échapper aux troubles et aux passions de la terre, et qui entrevoit sans cesse un horizon de paix qui fuit sans cesse au-dessus d'elle, et qu'elle n'atteindra jamais.

Adieu, adieu, jeune fille, nous nous reverrons. Sans cette espérance qui flotte légèrement devant moi, qu'y aurait-il pour moi dans ce monde, et même dans l'Élysée d'une autre vie?... J'ai rejoint mon bon cheval; comme il agite sa crinière, comme il frappe du pied le sol en me retrouvant! Je

ne puis partager ton plaisir, mon alezan; modère tes transports, éloigne-toi lentement et conforme-toi à mes pensées. — Mais, lorsque je reviendrai, alors, alors j'exciterai ton ardeur, ma main se penchera sur ton cou, t'abandonnera les rênes, et ta vitesse fera mon orgueil et ma joie.

RÊVERIE XIII.

L'Acacia.

Je vois d'ici le lieu sauvage où j'ai passé quelques-unes des heures les plus solennelles de ma vie. J'avais quitté Paris et son tumulte, et sa gaîté, et ses plaisirs. J'habitais, dans une campagne retirée, une petite maison à l'entrée d'une forêt. Je me trouvais dans un de ces momens où le cœur, après les orages d'une passion tragique.

tombe dans l'absence comme dans la mort. Je m'étais arraché sanglant à tout ce que j'aimais sous le soleil. J'avais dit adieu à ces jours magiques où l'on s'oublie dans un continuel enivrement, où tout est joie et délices, où l'on respire du feu, où l'on vit mille siècles en une minute, où l'ame éclate en élans, se fond en pleurs et en caresses, se recueille en longs silences, et où près d'une faible femme on dédaigne tout jusqu'à la gloire, jusqu'au devoir, jusqu'au remords, qui, comme une sombre lueur, traverse par intervalles ces instans trop courts, hélas! que le ciel envie à la terre. J'étais indifférent à tout. L'univers entier m'apparaissait terne et blafard, et dépeuplé du seul objet qui eût du charme pour moi. Je ne pouvais ni penser, ni lire, ni rêver, ni surtout me souvenir. Toute société m'était odieuse. Je m'enfuyais solitaire, souffrant et découragé, au milieu du bois immense qui touchait à ma demeure, et là seulement, à travers la bruyère, et la mousse, et la verdure, et sous la coupole azurée du firma-

ment, il me semblait que ma douleur s'évaporait un peu dans l'espace et que j'éprouvais quelque soulagement à mes maux.

Un jour, après avoir battu comme un chasseur les sentiers les plus cachés, j'arrivai à une clairière du milieu de laquelle s'élançait un monticule couvert d'une pelouse et dominé par un grand acacia. J'allai m'abriter sous les rameaux hospitaliers de ce bel arbre. C'est là que, pour la première fois, j'entrevis du sein d'une situation angoisseuse et tourmentée un horizon sans bornes de lumière et de fécondité. C'est là que pour la première fois les voiles épais, les nuages fantastiques, les ombres maudites qui m'enveloppaient s'évanouirent et que je me révélai à moi-même. Instant radieux et immortel!... J'éprouvai en moi quelque chose qui me soulevait avec une souveraine puissance et qui m'étonnait et me ravissait tout ensemble. Je conversai en moi-même, être fini et contingent, avec un principe éternel, immuable et sans limites. Je tressaillis, ô souvenir ineffaçable! sous les di-

vines atteintes de l'inspiration que je sentis descendre en moi comme une blanche colombe et y reposer. Je ne saurais redire au milieu de quels transports elle me découvrait des trésors inconnus d'idées, d'émotions et de couleurs. Non, sous les myrtes de Pathmos, le disciple chéri de l'Évangile n'aperçut pas avec plus de surprise le grand aigle s'abattre à ses côtés et lui apporter un ordre céleste; il n'entendit pas avec plus de saisissement la voix vivante crier derrière lui : Écris ce que tu as vu. Cette voix, qui l'a écoutée une seule fois ne connaîtra jamais rien de si doux. Les accens d'une femme qu'on aime sont moins suaves et moins harmonieux, ses caresses ont quelque chose de moins pénétrant, son chant même le plus tendre, le plus tremblé, n'en approche pas, et il y a dans cette lumineuse intuition de soi-même, dans cette subite entrevue avec un monde de splendeur et de vérité, plus de joies et de ravissemens que dans le pressentiment si vague et si délicieux d'un premier amour.

Dès lors le cours de mes idées changea. Je soufflai sur la poussière qui couvrait le brillant tissu de l'histoire, et je le déroulai avec ses mythes religieux, avec ses figures héroïques, ses scènes épiques, ses épisodes variés, et je méditai les lois éternelles qui président à la création. Je pris un goût plus vif pour la nature. Je me pendis avec amour à son sein maternel; je m'enchantai plus que jamais de la solitude des bois, des bruits charmans qu'ils recèlent, de l'ombre des arbres se projetant sur la prairie, de la fraîche harmonie de l'eau, du long frémissement du vent dans la forêt. Le matin, je me levais avec l'aurore, j'emportais des provisions et je commençais mes courses aventureuses. J'allais à la découverte dans les retraites les plus obscures, explorant les ronces, les fougères et les broussailles, et y trouvant tantôt une pierre druidique, tantôt les restes sculptés d'un temple romain ou d'une petite chapelle gothique, quelquefois cueillant des fleurs sauvages encore humides, et, chargé de ma double moisson,

je revenais dans ma chère oasis, sous mon grand acacia. Là je m'élevais des plus simples objets à des rêveries sans fin, je me plongeais dans les abîmes de cette raison sainte dont l'humanité et la nature ne sont que d'éclatantes manifestations, et j'oubliais le temps pour l'éternité. Étendu sur l'herbe parfumée, je regardais en-dessous les feuilles mouvantes de mon acacia et je passais successivement de la nuit, par toutes les dégradations de la lumière, jusqu'au soleil qui me faisait fermer les yeux. Vive image de mes profondes aspirations vers Dieu !...

Ah ! qu'elle fut d'abord déchirante, triste et houleuse, cette époque de ma vie ; mais qu'elle devint grande et féconde au milieu de cette Thébaïde magique où l'esprit d'en-haut me visita dans ma détresse, pur, abondant, immense comme une mer dont les flots viennent baigner et rafraîchir une grève aride et déserte.

RÊVERIE XIV.

L'Eglise.

Après une nuit longue et tourmentée, un matin j'étais debout près de ma bibliothèque. J'avais déjà feuilleté bien des livres que je replaçais aussitôt. Rien ne pouvait me distraire de mon profond ennui, ni la sanglante verve de Tacite, ni la courtoise et naïve chronique du sire de Joinville, ni les pittoresques récits de Thiers... Je m'approchai de ma fenêtre, je l'ouvris, un grand

jardin s'offrit à ma vue, mais le ciel était brumeux, et un vent froid d'automne faisait tomber les feuilles empourprées des arbres et les chassait devant lui. Ce tableau funèbre augmentait ma tristesse, et je retournai à mes livres. Puisque ni l'histoire, ni la nature ne m'inspiraient aucun intérêt, je pris un poème que j'aime à méditer pour m'élever à Dieu et me reposer le cœur; mais cette fois ce fut en vain que j'eus recours à la Genèse. Mes yeux parcouraient ces lignes noires avec une invincible préoccupation et sans que la fraîcheur et la pureté des temps primitifs arrivassent jusqu'à mon ame. O impuissance!

Que faire pourtant?... Je m'habillai négligemment et je sortis enveloppé de mon alpaga. Où aller? je l'ignorais. Je cheminais lentement et au hasard. Que mes pensées étaient cruelles et amères! Avez-vous vu une montagne nue et calcinée dont le sein recèle un volcan et de sublimes spectacles que le monde ne sait pas? un lionceau captif qui rugit sourdement en lui-même de

ne pouvoir bondir sur le sable brûlant du Sahara, battre de sa queue ses flancs haletans, et livrer son ondoyante crinière à l'impétuosité du simoun? Avez-vous vu un aiglon blessé rampant à terre comme un reptile et qui regrette son domaine, l'air libre du ciel, où naguère il déployait fièrement ses ailes? eh bien! tel j'étais, pauvre et maladif solitaire au milieu de Paris. Je sentais en moi une précieuse flamme, une lumière adorable qui se consumait obscurément sous le boisseau et dont je ne pouvais faire jaillir au loin les rayons. Si du moins un peu de bonheur m'avait consolé de ma vie sans gloire!... Mais non, j'étais seul. Nulle ame où verser la mienne, nul cœur où répandre mes souffrances, mes angoisses, mes tristesses; nulle main pour presser ma main et m'encourager à la résignation. Point d'amis autour de moi; que devenir?... Je me mis à repasser dans ma mémoire la liste des indifférens que j'avais rencontrés et connus. Je résolus de les voir. Je commençai par celui que je crus le meilleur. J'en

reçus un accueil poli et caressant ; mais dans ces gestes point de vérité, dans ces sourires point d'expression, dans ces paroles point d'accent... Mort et damnation ! Je n'y pus tenir et en un moment je me retrouvai dans la rue. L'aspect d'un jour de fête, l'éclat des parures, la joie répandue sur tous les visages redoublaient ma détresse. Je m'en allais je ne sais comment, je ne sais où, morne et abattu, sans but et sans espoir. Je passai devant une vieille église. Étrange impression ! Elle me rappela la gothique basilique au pied de laquelle j'avais tant joué dans mon enfance, et les hauts peupliers qui l'entouraient, et la verdoyante forêt de chênes qui s'étendait au-delà avec ses étangs limpides, ses sentiers secrets, ses sauvages bruyères et son silence mystérieux. Ah ! seulement pour ce souvenir, bénie soit cette vieille église !... Je m'arrêtai pour la considérer. Elle était majestueuse et belle, sa flèche était à demi inclinée, le temps avait déposé sur les pierres une empreinte séculaire ; mais, sous ce sombre vêtement,

l'œil voyait percer des rosaces, s'éfranger des dentelles, s'élancer des aiguilles, et ne pouvait surtout se lasser d'admirer la grande ogive qui en ornait le seuil ; superbe ogive, légère, capricieuse, efflorescente, dont les rameaux couraient çà et là avec une grace infinie. Une idée me vint : si je pouvais prier!... Je résolus d'entrer et je m'avançai sous ces arceaux obscurs. Les vitraux ne laissaient tomber qu'un jour lugubre ; un Christ de David, que j'ai revu depuis et qui exprime la douleur dans tout ce qu'elle a de plus déchirant et la résignation dans tout ce qu'elle a de plus céleste, l'homme et le Dieu, était suspendu au-dessus du maître-autel ; mais il était voilé ainsi que tous les autres tableaux ; l'orgue était muet, deux cierges brûlaient tristement dans une chapelle près de laquelle je restai debout, et rien n'était comparable à la funèbre apparence de ce lieu. Bientôt j'aperçus trois personnes autour de moi. C'était un jeune homme dont la figure était crispée par les passions ; sans doute il venait de perdre au jeu sa fortune et son

honneur, ou de tuer sa maîtresse dans un accès de jalousie. Plus loin, c'était une prostituée dont les vêtemens étaient fanés, dont le visage suait le vice, et que la honte avait marquée de son sceau ineffaçable et brûlant. Plus loin encore, c'était une tête farouche et sans remords où respirait le plus ardent fanatisme; tel devait être Ravaillac lorsqu'il saisit le poignard qu'il réservait au bon et grand Henri. O fatalité !... Je croyais entrer dans un temple et je me trouvais dans le Pandémonium. J'en éprouvai une infernale joie et je m'enivrai de l'horreur de ce séjour... mais je sentis enfin un invincible besoin d'air et d'espace. Je sortis emportant dans mon sein mille serpens. Je marchais rapidement le long des boulevarts, couverts d'élégans promeneurs, de riches équipages, et assombris seulement par une teinte sinistre et fauve que le soleil, en perçant les feuilles mortes des arbres, répandait sur tous les objets, et qui semblait pénétrer jusqu'au fond de mon ame. J'avais sans doute un signe maudit qui inspirait l'effroi. Je me

souviens qu'une pauvre femme s'approcha de moi pour me demander l'aumône. Dès qu'elle m'eut vu elle recula. Je passai vite, car tel était mon endurcissement que j'aurais autant aimé vider ma bourse à terre que dans la main d'un de mes semblables. J'arrivai ainsi jusqu'à ma demeure. On me dit que quelqu'un me demandait. Quelqu'un me demande ?... Si c'est le prince des démons, si c'est Satan, il sera le bienvenu. Je monte précipitamment, j'ouvre... Délire et joie!... Ce n'était pas le prince des démons, ce n'était pas Satan, c'était un jeune et intéressant créole, le plus tendre et le plus beau de mes amis. Alors que je le croyais au milieu des savanes du Canada, dans la cabane de ses pères, ombragée de magnolias et de bananiers, il avait fait soixante lieues en poste pour me revoir encore une fois avant de traverser l'Atlantique. Embrassemens sacrés!... Notre entrevue fut courte, mais délicieuse et solennelle. Puis il fallut nous dire un éternel adieu, peut-être... Il repartit et je restai seul. Mais mes disposi-

tions intérieures étaient bien changées. Je courus sur la terrasse qui attenait à ma chambre et où je cultivais des arbustes. L'air était pur, le ciel azuré. Alors un immense amour s'épandit dans tout mon être. Je sentis jaillir de mon ame une tendresse infinie, une charité sans bornes, et j'éprouvai une fraternelle sympathie pour les malheureux de tout l'univers. Je m'assis entre deux myrtes, j'appuyai ma tête sur mes mains et je me pris à laisser couler sur l'ardoise qui me servait de plancher des larmes plus suaves pour moi que le parfum de mes fleurs, plus douces que le dernier chant du rossignol lorsqu'il regagne son nid où l'attend sa compagne.

RÊVERIE XV.

La Vallée.

J'ai fui dans cette vallée les discordes civiles. J'échapperai du moins pour quelques heures aux cris farouches de la politique et aux rugissemens des passions. Qu'elle est charmante cette vallée ! combien la montagne qui la borne a de grace et de majesté ! Elle s'élève labourée de colonnes de roches blanches que la nature a moulées dans son

sein et qu'on prendrait pour le péristyle d'un temple antique. Vers le faîte de cet édifice cyclopéen, dans l'escarpement de la corniche, pend aux lianes sauvages qu'il presse de sa bouche délicate un chevreau qu'on dirait sculpté dans le granit. Deux autres monts courent à l'orient et enserrent la vallée. Ils inclinent leurs versans, dont les terrains semblables à la palette d'un peintre présentent toutes les nuances de couleur, jusqu'à un ravin où ils aboutissent et qui forme le lit du torrent. Ce torrent roule sur le gravier ses eaux claires et rapides, et réfléchit dans son cours mille ombres légères avec les teintes variées du ciel, et se perd par-delà l'église du hameau dont le clocher surmonté d'une croix s'élance au-dessus des prairies, des plantes, des arbres de ce paysage comme en mon ame la religion domine de son charme sublime toutes les impressions de la terre.

Toutefois qu'elle est troublée cette ame, que d'émotions s'y pressent en foule et l'agitent !...

L'art m'intéresse profondément. Je me plais à l'étudier à travers toutes ses phases, toutes ses métamorphoses, depuis les épopées de l'Inde, les chants de Ferdousi, de Moïse et d'Homère, depuis les tendres et pures révélations d'Augustin et de Gerson, jusqu'au divin délire de ces deux frères, Byron et Lamartine, jusqu'aux poèmes étoilés de Chateaubriand, jusqu'aux fécondes inspirations de ce noble jeune homme qui, après avoir erré dans les mers de la Grèce[1], remonté ses fleuves, visité ses monumens et ses forêts, ramassé des coquillages sur les rivages d'Égine, salué Athènes et le Parthénon, est revenu, le front radieux, m'offrir en gage de son amitié quelques fleurs séchées cueillies sous les décombres de l'Hellénie renaissante.

Plus vivement que l'art, la liberté fait battre mon cœur; non cette liberté haineuse, brutale, volcanique, qui trouble les familles, divise les frères et brise en un

(1) Voyez le Voyage en Morée par M. Edgar Quinet.

instant des liens chéris qu'un quart de siècle avait scellés, mais cette liberté pure, sacrée, magnanime, la liberté de la révolution de juillet. Ah! puisse-t-elle rester debout entre le despotisme et l'anarchie! Puisse-t-elle, fidèle à elle-même, ne pas se souiller de fange et de sang en s'éloignant de sa source, et infuser son généreux esprit de vie dans nos mœurs et dans nos lois!... Puisse-t-elle présenter l'harmonieux modèle du plus sage des gouvernemens chez la plus héroïque des nations!...

Mais plus avant que l'art et que la liberté, plus avant que tout, gémit en moi la douleur, une douleur sourde, intime, inextinguible, une douleur que ne pourraient adoucir, sans la religion, ni les leçons de l'histoire, ni les distractions de la poésie, ni les triomphes de la raison humaine, ni les charmes de la nature et de l'amour! Pour une telle douleur il faut la religion, il faut la prière.

Ce lieu a quelque chose de primitif. Qu'il est bien choisi pour prier! On dirait que

c'est là, dans cette solitude parfumée, que le Fils de l'homme prit congé de ses disciples et leur dit avec une prophétique autorité : Allez, convertissez le monde, je vous envoie comme j'ai été envoyé. Il semble voir encore, après que le maître a disparu dans les flots d'une lumière pénétrante et purpurine, les saints missionnaires, pieds nus, appuyés sur leur bâton pastoral, gravir ces collines, serpenter avec ces étroits sentiers, et aller aux quatre coins de l'univers et à travers mille périls répandre la divine semence et la parole de vie ! Oui, ce lieu est bien choisi pour prier. Hélas ! partout j'ai souffert et prié ! Au milieu des plaisirs et du tumulte de Paris, à l'ombre des bois qui entourent cette grande ville, dans les bocages de ma terre natale, sur les rives fleuries de la Saône et du Rhône, dans les bruyères fauves de la Savoie, au bord des lacs bleus de la Suisse, partout, partout j'ai souffert et prié. Et je ne suis pas au bout de mes maux. Et pourtant dans ma vie pas une année, pas un jour, pas une heure au fond desquels il n'y ait

des larmes! pas un repli du temps qui ne recèle une angoisse! Et en ce moment plus que jamais, calomnie, convulsions physiques, peines de cœur et d'esprit, sacrés transports de l'art auxquels je ne pourrais me livrer sans défaillir aussitôt, pas un calice qui me soit épargné! Prie donc, prie donc, ô mon ame, et tu seras consolée; prie, et ce jet d'amour que tu lanceras vers le ciel, teint des divines couleurs, retombera sur toi à flots azurés et te versera avec ses eaux la fraîcheur et la paix. Prie, prie, et tu verras le firmament entr'ouvrir ses merveilles, et tu entendras les cantiques des anges, le frémissement des harpes célestes, et tu sentiras en toi-même tout le charme de Dieu. Prie, prie, jusqu'à ce que, devenues vaines pour exprimer ton extase, les paroles te manquent, et qu'accablé sous le poids de Jehova tu ne puisses plus qu'humilier ton front dans la poussière, te taire, faible mortel, et adorer.

Comme le disciple bien-aimé reposait mollement sur le sein de Jésus, ainsi je m'a-

bandonnai avec confiance dans les bras du Seigneur, et je me laissai bercer aux douceurs de l'éternel amour. Momens trop fugitifs! Lorsque je sortis du divin sommeil, il me sembla que je revenais des profondeurs de l'infini. Sans doute quelque chose d'immortel et de béni brillait sur mon visage. L'air était plus léger, la vallée plus riante, le ruisseau plus limpide, tout était paix et joie en la nature, en Dieu et en moi. Je ne sais quelle lumière éthérée dorait l'horizon comme l'amour terrestre; mais plus suave et plus enchantée cette lumière caressait mon ame et s'épandait sur tous les objets qu'elle embellissait d'un reflet ineffable. Ah! mille fois heureux celui que la prière a percé de ses traits de flamme! Semblable à un pélerin fatigué, il jettera sur cette terre des regards chargés d'une immense mélancolie, et il aspirera au ciel dont il a écouté les concerts et entrevu les splendeurs.



RÊVERIE XVI.

Le Crépuscule.

Dans l'enfoncement de la prairie, sous un peuplier solitaire dont la cime verte couronne le feuillage d'or mat et la tige argentée, j'ai vu des choses qui me font encore tressaillir d'une tendre et religieuse émotion. J'étais là, enveloppé de la vapeur du crépuscule, laissant errer ma pensée à l'aventure et mes yeux sur la brume des futaies, sur la plaine déserte d'un champ de blé dont

les épis mûrs se courbaient naguère à la manière du cou des cygnes, et sur les fraîches eaux de ce canal tortueux qui se replie comme un serpent dans la jolie vallée de la Bourbince. Soudain j'aperçus un nuage qui ressemblait à un linceul sanglant se détacher du ciel et s'abaisser vers moi. Qui promenait-il sur son sein?... Etait-ce un barde? était-ce un guerrier? C'était l'un et l'autre à la fois, c'était l'ombre héroïque de ce jeune ami [1] que j'ai perdu à l'attaque du Carrousel, dans les journées de juillet, et dont la France a inscrit le nom dans ses fastes. Apparition sainte!... Oui, c'est lui, je le reconnais; c'est lui, sa taille élancée, sa grace chevaleresque, ce regard où passe tour à tour la rêverie ou la résolution et qui annonce tour à tour le poète ou le héros, ce front superbe légèrement plissé par la méditation plutôt que par l'âge et qui révèle un penseur, et ces cheveux rares et blonds dont les touffes mobiles courent çà et là au gré du vent!... Qu'il est beau, mon ami, ton visage pâle, et

(1) J.-G. Farcy.

que ce m'est un douloureux plaisir de contempler la sublime expression de tes traits, ce sourire si doux dont tu me caresses, et cette épée étincelante, et ce volume de Platon, et cette lyre brisée qui voyagent avec toi sur ton nuage flottant!

Te souviens-tu de nos fraternelles entrevues chez un éloquent philosophe?... Ce fut là que nous échangeâmes notre première parole d'amitié et notre premier serrement de main. Suaves instans, pressentimens pleins d'un charme infini, qu'êtes-vous devenus? Depuis, nous nous rencontrâmes dans les bals, dans les salons, dans les spectacles. Notre liaison fut bientôt intime et nous ne nous quittâmes plus durant les plus naïves, les plus belles années de notre vie. Que d'heures nous passions ensemble! que de jours nous allions nous établir à la campagne, heureux de notre seule amitié et de nos seuls entretiens! Nous suivions le monde dès son point de départ jusqu'à ce haut degré de perfectionnement et de civilisation où il doit à la fin parvenir, et nous plaçions

à ces deux époques deux âges d'or. Nous parcourions les divers cycles à travers lesquels il se transforme et se régénère de l'état d'innocence à l'état de lutte, et nous ne nous arrêtions qu'au moment où ne combattant plus, vainqueur sanglant, triomphateur sublime, il se repose dans un état idéal, la sainteté. Tu me lisais Homère, moi je te lisais les romances du Cid, et nous redisions l'un après l'autre les poésies de notre favori, de ce jeune André Chénier, blanche victime à laquelle tu devais tant ressembler par la destinée et par le talent. Combien nous aimions à nous enivrer de la nature et à nous élever jusqu'à Dieu, qui t'inspirait toujours de si célestes accens et dont tu ne parlais jamais sans incliner ta tête si fière et si noble! Dès lors le dieu abstrait, le dieu philosophique ne te suffisait plus; tu saluais de loin la venue d'un autre Verbe, ou du moins tu appelais un progrès dans le christianisme, et tu regrettais qu'un culte plus épuré ne te permît pas de t'agenouiller comme le peuple dans nos ca-

thédrales et de mêler ta prière à celle de l'aveugle, du pauvre et du petit enfant.

Un soir, je ne l'oublierai pas, tu entras chez moi, brillant comme pour une fête. Tu venais en passant, mais d'autres espérances te souriaient. Tout en toi respirait la joie la plus vive. Hélas! déjà la maladie me pressait convulsivement dans sa main de fer. J'étais étendu sur mon lit de douleur, souffrant et désolé. La lune perçant à travers mes fenêtres me versait sa mélancolique clarté, et je demandais en vain la paix à ces doux rayons. Tu me vis... et ta figure changeant tout à coup s'illumina d'une indicible expression de tendresse. Tu devinas qu'en ce moment j'avais besoin de toi, de ta présence, de tes encouragemens, de tes paroles balsamiques, et, sans balancer, j'en suis encore ému jusqu'au fond de l'ame, tu me fis le sacrifice des angoisses de celle qui t'attendait et de toutes ces délices que promet un rendez-vous de femme.

Dis-moi, oh! dis-moi, si tu te souviens de notre amitié; dis-moi si les mille élans

de notre jeunesse ne sont pas autant de chimères; dis-moi si la dernière page des annales du genre humain sera un hymne sublime; dévoile-moi les plus intimes secrets de la nature qui n'a plus rien de caché pour toi, et prononce distinctement à mon oreille ce que nous avons tant cherché ensemble, le mot décisif sur Dieu que tu contemples maintenant face à face dans son tabernacle vivant.

Et, si tu daignes descendre aux choses de la terre, dis-moi aussi, ombre sacrée, dis-moi les destinées de notre patrie. Doit-elle enfin se reposer au port, ou, lancée de nouveau sur l'océan, doit-elle, au gré d'une liberté houleuse, naviguer au sein d'éternels orages? Ah! qu'il fut beau le jour où tu expiras sous le canon des Tuileries! Alors notre cause était pure, immortelle. Patriotes de toutes les nuances, nous marchions comme un seul homme, nous n'avions qu'un cœur, qu'une ame, qu'une pensée, et un même drapeau, le drapeau de Fleurus flottait dans l'air, gracieux comme un rêve d'a-

mour, et nous appelait à l'indépendance et à la gloire. Temps enchantés d'espérances et d'émotions sublimes!... Aujourd'hui la scène est bien changée. La victoire nous a séparés en deux camps, de farouches discussions nous divisent, d'amers outrages sortent de notre bouche, nous sommes prêts à courir aux armes, et nous oublions jusqu'à cette courtoisie qui préside aux intervalles de la guerre entre deux nations ennemies. Ah! que ce spectacle me déchire le cœur! Oui, je voudrais être tombé comme toi sous le plomb de juillet; je voudrais que mes derniers regards eussent entrevu comme les tiens la cornette blanche remplacée par la flamme tricolore au-dessus de ce palais que les Bourbons désertèrent avant le danger et qu'ils auraient dû défendre. Oui, à ce moment radieux et triomphal, je voudrais m'être envolé avec toi de ce monde! Dis-moi, dis-moi, ombre héroïque, la raison sera-t-elle obéie et couronnera-t-elle cette révolution que tu as scellée de ton sang?... Ils veulent que la vie de ce peuple se soit

interrompue soudain et qu'elle recommence jeune et nouvelle, impétueuse, heurtée, capricieuse, béante, comme les strophes d'un dithyrambe; et moi je veux qu'elle continue mêlée de combats et de repos, de jeux, de travail et de fêtes, pareille à une majestueuse épopée qui s'avance à travers les siècles aux applaudissemens de l'univers, sans jamais tarir, sans jamais ravager, selon les lois éternelles et lentes de la Providence, et non suivant les battemens rapides de nos cœurs. Qui l'emporteront, de ceux dont la colère est la muse, qui croient pouvoir se passer de prudence à force de courage, et qui, l'œil en feu, le geste menaçant, toujours prêts à s'absoudre de leurs fautes par d'héroïques sacrifices, tentent, dans leur dédain superbe de l'expérience, de refaire l'Europe à leur image d'après le type primordial et absolu qu'ils ont rêvé; ou de ceux qui, non moins dévoués, mais plus calmes, refusent de jouer avec l'impossible, prennent ce peuple des mains de l'histoire et cherchent, en mesurant ses droits à ses lumières, à le

placer sous les auspices d'un gouvernement régulier et à fonder l'ordre et la paix sur la forte base d'une liberté dont le temps doit agrandir indéfiniment le cercle? Quels seront les vaincus et les vainqueurs? ou plutôt les deux grandes écoles dont se compose le parti national, et qui relèvent l'une de Montesquieu et de l'*Esprit des Lois*, l'autre de Rousseau et du *Contrat Social*, cesseront-elles une guerre impie et finiront-elles par comprendre, tout en restant fidèles à elles-mêmes, qu'il vaut mieux s'aimer que se haïr, et s'éclairer fraternellement que s'abreuver d'insultes? Ombre sainte, tu sais si je chéris la France; ah! je t'en conjure, du haut des sphères célestes, dis-moi, dis-moi quel sera son avenir... Tu gardes le silence, tu places un doigt snr ta bouche, et, en signe d'adieu, tu poses ta main sur ton cœur; ton visage pâlit peu à peu, tes formes s'effacent, tu échappes à mes étreintes et, semblable à une vapeur légère, tu te dissipes dans les airs. Adieu encore une fois, adieu pour toujours, ombre héroïque de mon ami!...

Souvent, arbre sacré, je viendrai recueillir mes pensées sous tes rameaux, abriter mes douleurs sous ton ombre, et, lorsque le vent du soir gémira à travers tes feuilles, je prêterai une oreille attentive et j'entendrai l'ame des morts murmurer autour de moi d'indicibles consolations et de sublimes enseignemens.

RÊVERIE XVII.

La Hutte.

Une sympathie secrète m'a conduit dans ce lieu. C'est un lac bien sombre qui s'étend devant moi. Comme l'immobilité de ses eaux profondes attriste les yeux et l'ame! Une écume bourbeuse en dessine le contour dentelé et blanchit près des rives où croissent le muguet, l'algue et le roseau La

mouette rase de ses ailes cette surface sinistre au fond de laquelle, si l'on en croit de vieilles légendes, l'esprit du lac a entraîné d'innombrables victimes. Des montagnes semées de granit pressent comme une ceinture ces eaux funèbres. Le ciel d'un bleu d'orage, qui se déroule au-dessus, est si lourd qu'on a peine à le porter. Et cependant j'envie ces objets et cette nature lugubres. Ces arbres, ces lianes, ces plantes ne souffrent pas, et moi je souffre; elles se développent selon leurs lois, et il m'est défendu de suivre les miennes! Beaux sapins, lancez dans l'air vos aiguilles fuyantes et votre verte architecture; touchantes pervenches, jolies paquerettes, nénuphars humides qui élevez sur l'abîme votre large feuille et votre lis doré, épanouissez-vous et répandez votre parfum. Moins heureux que vous, il faut que je me refoule en moi-même, il faut que je réprime tout mouvement, tout signe d'existence, et cet essor d'étude, de tendresse et d'action qui me dévore et me consume. Je ne puis me livrer à rien, je ne puis

qu'errer, ombre maudite, sur ces bords désolés; je ne puis que jeter au vent quelques plaintes vaines et ces paroles qui me coûteraient trop à garder.

Je me souviens cependant d'avoir goûté dans ces retraites d'incomparables joies, alors que la douleur n'appesantissait point mes pas et que j'étais maître de m'abandonner sans contrainte à toutes les fougueuses émotions de la vie. Que souvent je me suis assis sur ce haut rocher!... Là j'évoquais de grands souvenirs, la race humaine sortant des profondeurs de l'Inde et poursuivant dans son pélerinage vers l'occident son long affranchissement du fatalisme, se brisant dans les constitutions et les arts de la Grèce, se recomposant en un seul monde avec le génie militaire et conquérant de Rome, puis venant recueillir en l'adorant, dans les gorges de la Palestine, cette précieuse flamme de raison et de charité qui devait s'imposer à des populations jeunes et nouvelles, et tout marquer de son empreinte divine, tout dorer de sa lumière

bénie, mœurs, langues, poésie, lois et civilisation. Et lorsque j'avais assez médité, je déposais mes vêtemens, je m'élançais dans le lac, et j'aimais à me confier moins aux caresses des flots qu'à la providence de celui qui, pour éprouver les cœurs virils, envoie et retire, quand il lui plaît, de sa main puissante le bonheur ou l'adversité.

Que de fois je m'avançai tout palpitant vers cette grotte! Je reconnais la pierre que je soulevais pour chercher une lettre mystérieuse et pour en placer une autre à mon tour. Mais quel délire était le mien lorsque j'apercevais de loin une jeune fille qui, se montrant timidement sur le seuil, m'appelait du geste avec une grace charmante et semblait me convier à toutes les délices du ciel et de la terre! Un jour il fallut nous séparer... toute mon ame frémit encore à ce souvenir. Oh! c'est que vous ne savez pas, vous dont la vie fut toujours tranquille, et que les passions ne trempèrent jamais d'une sueur de sang; non, vous ne pouvez comprendre tout ce qu'il y a de solennité et de

désespoir aux approches phosphoriques d'un orage, le soir, à la lueur des éclairs, dans un pâle visage de femme qu'on ne reverra plus, et dans des yeux mouillés de pleurs, et dans de convulsifs accens, et dans l'horreur des dernières étreintes, du dernier baiser, du dernier regard, du dernier adieu...

Et maintenant je m'efforce de souffrir avec un courage infatigable, et je me réfugie pour espérer à l'abri d'un stoïcisme que l'antiquité ne connut pas, le stoïcisme religieux. Hélas! viendra-t-il le moment où la science me rouvrira ses trésors, la nature sa paix, Dieu son sanctuaire; où l'amour me réchauffera de son haleine féconde, et où il me sera donné de servir la sainte cause de l'humanité du haut de la tribune ou sur un champ de bataille, dans d'immortelles journées! Quoi qu'il en soit, quoi qu'il puisse arriver de cette longue et terrible épreuve où je suis engagé, non, je ne deviendrai pas impie, je ne blasphèmerai pas ma destinée. Bien plutôt je la ferai comparaître in-

cessamment devant la poussière des siècles, les crises renaissantes du globe et ce jour éternel que vous vivez, ô Dieu de l'univers! et à la fin je me calmerai, je me résignerai. Mais si je m'élève jusque là, raison céleste qui me tendez la main et qui m'encouragez dans cette transfiguration, oh! ce ne sera pas sans que mon cœur ait été brisé, sans que la douleur y ait succédé à la douleur comme le flot au flot dans une mer agitée; non, mille fois non, ce ne sera pas sans que ma poitrine ait été oppressée, ni que ma pensée, pareille au vautour du Caucase, ait déchiré mon sein haletant de son bec et de ses serres toujours impitoyables.

Et à l'heure qu'il est, j'aurais besoin d'une trêve de quelques instans et d'un peu de repos.

Sur la dernière de ces crêtes granitiques, je sais une hutte sauvage; c'est un chasseur qui l'habite. Quoique Français, il a rompu le pain avec les pâtres de la Suisse; avec eux il a franchi les torrens, gravi les glaciers, bravé les avalanches et poursuivi le chamois jus-

que dans les nues. Je le vis pour la première fois sur les bords du Léman. C'était la fète fédérale. Je le remarquai disputant à la cible le prix de l'adresse et visant le but avec une carabine de trente-cinq livres, immobile comme une statue de bronze. Hélas! les munitions lui manquèrent bientôt, et il alla s'asseoir tristement, simple juge des coups, sur un tertre de gazon. Sa détresse me toucha. Je me gardai de lui offrir de l'argent, mais je disparus un instant et je revins avec une bonne provision de poudre et de balles que je lui présentai. Saint Hubert, son vénéré patron, quelle joie fut la sienne! Il me pressa la main avec une expression de reconnaissance sans bornes, puis il bondit comme un lion jusqu'à la place du tir. Il eut le prix. C'était un beau et long fusil qn'il conserve sans doute comme une relique qui lui rappelle notre amitié et sa glorieuse victoire.

Il y a long-temps que je ne l'ai vu, mais il me reconnaîtra bien. Il est de retour dans sa patrie; il habite une pauvre

cabane au-dessus des nuages et près du séjour des aigles; allons... gravissons jusque là... m'y voici parvenu. Je l'aperçois sur le seuil. Son chien fidèle repose à ses côtés, le museau allongé sur ses pattes de devant. Pour lui, il est assis et les jambes croisées, démontant et nettoyant sa carabine pour demain. Quel hardi chasseur! Il est haut de dix coudées; il est tout vigueur et tout nerfs. Son cœur bat à l'aise dans sa large poitrine, et jamais nulle mauvaise passion n'en a précipité les mouvemens. Que sa tête est belle!... Quel calme dans tous ses traits fortement prononcés! quelle absence de douleur et de mélancolie!... quelle audace, quelle énergie, quel feu dans ce regard!... On voit que cet homme méprise souverainement la mort et qu'il donnerait sa vie pour tout ce qui vaut un coup de poudre.

Allons... je vais demander l'hospitalité pour une nuit à ce fier montagnard. Peut-être sous son toit de chaume trouverai-je un peu de joie avec un cordial accueil, un

frugal repas et de vieilles histoires qu'il me devisera à la lueur de sa lampe de cuivre, jusqu'au moment où le génie bienfaisant de la cabane me secouera de sa casaque de serge ce sommeil paisible que depuis si long-temps je ne connais plus.



RÊVERIE XVIII.

L'Oratoire.

Encore une illusion qui tombe, encore une espérance qui s'en va.

Oh! que tu étais belle lorsque tu t'offris à moi! Que ta voix était douce, ton regard pénétrant, ta grace irrésistible! Ce fichu magique noué à ton cou, cette robe légère, cette croix, symbole de durée, ce parfum qui s'exhalait, cette lumière qui brillait au-

tour de toi, c'était des piéges. Quelque chose m'avertissait. Tu cherchais à t'attirer ma confiance et je ne te la donnais qu'à demi. Tu voulais que je crusse en toi et jamais ma foi ne fut sans bornes. J'en remercie le ciel. Dans ce désert que le destin m'avait fait, tu apparus un instant et les sources jaillirent et les lacs blanchirent à l'horizon, et les fraîches oasis balancèrent au loin leur chevelure de palmiers!... J'avançai, j'avançai, et les sources étaient taries, les lacs disparus, les oasis fanées. Ton amour, c'était du mirage. Damnation! j'allais t'adorer comme un ange de vie, toi qui n'étais qu'un ange de mort!...

Adieu donc. Et cet adieu je ne te le dis pas sans regret, car la passion que tu m'inspiras me fut une enivrante extase. Et maintenant qu'elle n'est plus qu'un souvenir, adieu!

Que le monde m'ennuie! Partout des ames si communes, des esprits si étroits, des caractères si bas! La ruse prise pour de l'habileté, la franchise pour de la mala-

dresse, la traîtrise dans les amitiés, l'égoïsme se parant d'un voile hypocrite, et la soif de l'or s'infiltrant par toutes les veines, le fond et le but de ce siècle! Oui, oui, je m'ennuie du monde, de ces planches où chacun joue son rôle, où l'on voit tant de fripons et tant de dupes, où l'on ternit à plaisir toute fleur de tendresse, d'héroïsme et de poésie, où la médiocrité mord tout ce qui s'élève de sa dent de vipère, où la pauvreté est un crime, la richesse une gloire, où la vertu est honnie, le vice fêté, et où l'on peut se permettre tout dans les coulisses pourvu que sur le théâtre on sache porter l'infamie avec noblesse et dignité. Oh! après l'avoir flétri, ce monde, par la colère, je serais bien tenté de le confondre par le mépris. Qu'est-ce à dire? C'est une mauvaise pièce qu'il faut siffler... et puis dormir. Mais que cela est triste! S'indigner et siffler, cela fait tant de mal!... Beau vallon où je fuis les hommes, viens reposer ma vue; brise caressante, purifie-moi comme le souffle des anges. Charmant cerisier que j'ai planté de ma main, prête ta

tige rose à mon front brûlant et verse sur ma tête les gouttes de pluie que tes feuilles ont retenues! Nobles pensées d'art, de liberté et de religion, sublimes impressions de l'unité souveraine qui a créé l'univers et qui le régit, saisissez-vous de moi! Hélas! je suis bien peu préparé à vous recevoir. Je suis bien aride à cette heure! attendez... Il faut que je quitte ces lieux, je ne suis pas en harmonie avec leur douce paix et les idées qu'ils inspirent. Je vais me réfugier dans ce réduit où je me complais en mes plus mauvais jours... m'y voici. Comme il est sombre ce réduit! Sur ce vieux fauteuil où je suis couché, que de fois j'ai médité et aimé! et à présent je médite et je hais. Non, je ne hais pas, je m'ennuie. Ah! que le passé ne peut-il renaître! que ne suis-je encore petit garçon, tour à tour riant et fondant en larmes à la magnifique représentation, par une troupe de marionnettes, de l'histoire de Joseph, de la passion du Christ ou des aventures de Geneviève de Brabant? Que ne puis-je encore poursuivre un han-

neton au vol, fredonner le long de mon chemin, rêver au bord de l'eau ou m'attendrir délicieusement à la mort de Julie d'Estanges!—Je voudrais être sous le toit royal et hospitalier[1] du poète. Je voudrais, comme autrefois, déjeuner avec lui sur l'herbe au pied d'une ruine gothique, ou avec lui m'oublier de nouveau dans de platoniques entretiens, penchés tous deux sur d'élégantes cavales, et suivis d'une blanche meute de

(1) Saint-Point. — Depuis que ces lignes sont écrites, un nouveau malheur, le plus affreux de tous, a frappé au cœur M. de Lamartine. Il a vu mourir loin de la patrie sa fille unique Julia. Que la terre d'Asie lui soit légère! Hélas! Saint-Point vient de perdre la fleur la plus fraîche de sa couronne! Les pauvres et les petites filles du hameau la pleureront bien amèrement cette charmante Julia si attentive à leurs besoins, et les hôtes de son père, au détour d'une allée, ne verront plus sortir du milieu des lilas cette figure d'ange aux yeux bleus et aux cheveux blonds!... Pauvre mère!... Malheureux grand homme! à vous toute la tendresse, tous les regrets, toute la sympathie de mon ame.

chiens moréotes. Je voudrais surtout le surprendre dans son sanctuaire, le front marqué d'un signe divin, le visage étincelant d'inspiration et préludant à l'éternel *hosanna* sur sa harpe d'or plus sainte que celle de David, plus harmonieuse que celle de Gabriel, le grand archange. — Je voudrais, plein d'une tendresse fraternelle, me sentir doucement près d'un ami en qui brille tant d'avenir, et dont l'imagination, véritable fée des Védas, après avoir compté les étoiles du firmament et les sables de la mer, touché de sa baguette cosmogonique l'encensoir de diamans de Palmyre, la couronne de perles de Babylone, la mître d'émeraudes de Memphis, et les licornes de l'Euphrate et les éperviers du Nil, joué avec les cygnes de l'Eurotas, grimpé avec les lichens au plus haut sommet des tours ensorcelées qui se mirent dans le vieux Rhin, est allée, infatigable aventurière, reconnaître le lit bourbeux du Tibre, les débris du Capitole, mesurer la divine coupole de Saint-Pierre et interroger les ronces du Colysée. Oh! si

vous l'avez vu passer la belle fée orientale, dites-moi, je vous prie, où elle s'égare en ce moment et quel *mystère*[1] elle porte dans les plis de sa robe plus scintillante que l'aigrette du paon, plus diaprée que l'aile du colibri. Je voudrais recommencer avec cet ami notre religieux pélerinage à cette singulière église[2], suave comme une pénitente éplorée, fervente comme le vœu secret d'une femme, et où le génie du nord, avec ses ogives, ses vitraux, ses têtes de pins et ses lierres entrelacés, vient s'unir et se marier au génie du midi avec ses ellipses, sa grace prodigue, son éclat et son soleil. Merveilleuse rencontre !... Je voudrais aussi reprendre avec lui ces jours où nous devisions sans fin près du foyer, où je répondais aux épanchemens de son cœur par les souvenirs du mien, et où nous nous lancions à travers la campagne sur des chevaux à tous crins, plus ébouriffés, plus tragiques, plus échevelés que le sauvage coursier de

(1) Nom d'un poème que doit bientôt publier M. Ed. Quinet.

(2) Brou.

Mazeppa.—Je voudrais, ah! je voudrais retrouver une heure d'amour, le soir, au milieu des hautes bruyères, alors que l'oiseau se cache dans son nid et que l'on entend la feuille frémir dans le buisson, et le pas lourd du métayer qui retourne de sa terre qu'il a bêchée tout le jour à sa chaumière où l'attend le sommeil. Mais tout cela n'est plus et je m'ennuie. Je m'ennuie!... Ah! c'est une dérision que cette vie! c'est un conte à faire pitié. Misérables que nous sommes!...

Voici pourtant un beau tableau qui frappe mes yeux. Les disciples sont là au bas de la montagne. Ils cherchent à faire un miracle et ne peuvent. Seuls, ils sont accablés de leur néant. Mais le maître, où est-il? Il est sur la dernière cime du Thabor. Entendez-vous ces mots qui descendent du ciel, de la bouche même de Jéhova? Il étend sa droite, Jéhova, et dit : Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me complais uniquement. Voyez comme aussitôt Pierre, Jacques et Jean tombent la face contre terre ; ils ne

peuvent plus soutenir l'éclat divin, ils en sont éblouis et renversés. Moïse et Élie apparaissent pour recevoir le Christ qui se détache peu à peu d'ici-bas. Voyez comme l'air s'épure autour de lui, comme ses vêtemens blanchissent, comme son visage rayonne; il monte, il monte, il monte, il se transfigure, le mystère du Christ est accompli, l'homme n'est plus et le dieu recommence, s'en échappe, radieux, sublime, resplendissant de son éternelle majesté!... Ah! ce tableau me fait du bien. Il me reste donc dans l'ame autre chose que de l'ennui... Silence... Dans l'oratoire, dont une légère cloison me sépare, il y a quelqu'un. J'écoute: quelle vive ardeur! quelle pénétrante onction! Comme ces paroles palpitantes tourbillonnent et s'élancent ainsi qu'une flamme!... On prie! et qui encore?... C'est une mère, et c'est pour moi qu'elle prie!... Saints et saintes du ciel! je me sens tout ému. Chacun de ces accens vibre en moi et me pacifie; chacune de ces paroles me rafraîchit comme une goutte de

rosée. Ah! il n'y a de vrai, de profond, d'intime, de surnaturel, que la prière d'une mère. Elle renferme je ne sais quoi de tout-puissant. C'est elle qui transporte les montagnes et qui refoule les fleuves vers leur source; c'est elle qui relève une ame découragée et qui console un cœur au désespoir. Elle perce le ciel, désarme le destin, touche Dieu et attire sa bénédiction sur une tête jusque là dévouée au doute, aux passions, à la souffrance et au malheur.

RÊVERIE XIX.

Le Rocher.

Et je montai le sentier à pic qui tournoie et se replie le long du torrent ; et je me disais : Non, non, mon heure n'a pas sonné ; non, le moment de l'action n'est pas encore venu pour moi.

Si je me sens puissant d'esprit, je suis trop faible de corps. Il me faut des nerfs

d'acier pour me jeter au milieu de la mêlée. Mon cœur bat trop vite, mon geste est trop prompt, mon visage trop convulsif, mon regard n'est pas assez assuré, ma pensée assez calme, et la douleur penche trop souvent ma tête sur mon sein. Et pourtant, murmure-t-on à mon oreille, ta mission est d'agir. Oui, dans l'avenir, mais dans le présent, non. Il ne peut être un athlète celui que la maladie courbe à terre sous ses assauts.

Qu'importe que tu dises oui, si Dieu me dit non intérieurement? Crois-tu que je m'inquiète des vaines paroles des hommes? Je sais ma loi. Je sais où je dois marcher pour arriver à un but qui peut-être ne sera pas sans gloire. Va, j'aime mieux un accent de cette voix secrète qui m'appelle, un signe de ce doigt mystérieux qui me guide, que tous tes conseils à sourire de dédain.

Tu as peur que les documens me manquent. Sois tranquille. Si je fais un livre, ce ne sera pas avec des livres; je le composerai de ma substance, je le tisserai avec mon

ame, avec ma vie. Je n'aspire point à l'érudition dans le désert où je suis. Peut-être quelquefois m'élancerai-je d'un bond aux vues claires de la science ; mais mon œuvre n'est pas là ; c'est de peindre mon existence intime, ces pensées, ces émotions, ces douleurs ou ces joies qui me brûlent ou qui me consolent, et cette paix supérieure qui me luit par momens comme un dédommagement céleste. Me raconter, voilà ma tâche à moi.

Mais tu insistes, tu crains pour moi la pauvreté ; ah ! garde tes prévisions : ce n'est pas à toi, c'est à d'autres que j'irai demander le feu et l'eau. Si la pauvreté vient, je ne me frapperai point le front à son aspect ; j'ai souffert de plus grands maux, soutenu de plus poignantes luttes ; celle-là me manquait peut-être. Oh ! oui, si elle vient la pauvreté, je me laverai le visage, je me parfumerai les cheveux pour la recevoir ; et sois sûr qu'au milieu des privations qu'elle impose ma tête restera haute et fière, et ma dignité intacte. Mon bien, ma moisson, mon trésor, je ne

l'attends ni de la fortune, ni des honneurs; que je puisse sentir un cœur, un seul cœur battre pour moi; que je puisse espérer le moindre rayon de gloire sur mon tombeau, et je vivrai et je mourrai content.

Et j'arrivai sur un rocher couvert de blocs de granit. Que cet espace est pittoresque et sauvage! aussi c'est là ma demeure pendant la belle saison. Là j'ai l'abri des châtaigniers aux pommes armées de pointes, des chênes au feuillage découpé, du houx avec ses fruits rouges et sa verdure hérissée de lances; là j'ai la marguerite, la menthe, la digitale pourprée, et ces mille fleurs des montagnes dont les couleurs et les parfums variés caressent si doucement tous les sens. Ici je puis m'asseoir sur l'herbe ou sur le marbre; je puis choisir l'ombre ou le soleil. Si rêver me convient, je rêve; si je veux marcher, je marche; si je veux lire, je lis. N'ai-je pas là l'Évangile, et Byron, et puis Sainte-Beuve, et puis tout ce qui reste de Farcy? Que j'aime ces paroles et ces chants qui se sont échappés de son ame et qui me

rappellent sa personne! Leur charme est pénétrant. Il réside dans je ne sais quelle pureté antique qui se mêle aux passions, aux orages et aux lumières de notre temps. Rare, bien rare alliance!...

Quelquefois tu me verrais penché sur ce ravin, l'œil fixé sur cette touffe de saules. Soudain mon cœur se dilate, mon visage rayonne de plaisir, j'aperçois une jeune fille... Une robe blanche presse sa taille svelte et gracieuse, une écharpe joue au gré du vent et voltige autour d'elle, un chapeau de paille d'Italie couvre et dérobe aux yeux sa belle tête. Je la reconnais. Comme elle monte légèrement! on dirait la Esméralda. La voici, la voici. Souvent elle s'arrête comme une biche timide, puis elle court et prend un nouvel élan, enfin je la reçois dans mes bras éperdue, tremblante; je la rassure, je l'interroge, elle me répond, elle me sourit... Et que de ravissement, que de soupirs, que de larmes, que de joie, que de suaves caresses! et puis elle s'assied sous ce bouleau et je pose ma tête sur son sein, et,

tout en sommeillant, je sens sa main glisser à travers mes cheveux, et son haleine toucher ma joue, et ses lèvres presser mon front, et sa bouche murmurer une bénédiction sur ma destinée.

Oh! retiens ta pitié, pâlis sur les livres poudreux, cherche, cherche la fortune; je ne voudrais pas échanger une seule de mes heures pour une de tes années!...

Et même lorsque je suis solitaire en ces lieux, ah! garde-toi de me plaindre. N'est-ce donc rien de voir couler l'eau, d'examiner la forme d'une feuille, de jeter une pierre dans le torrent et d'en écouter le bruit profond et sourd? N'est-ce donc rien que de se prendre à penser que la plus sainte des révolutions ne sera pas une victoire perdue pour l'humanité? N'est-ce rien que d'errer parmi ces arbres géans qui se balancent dans les nues avec majesté, et sous ces dômes de verdure de rencontrer un vieux chasseur sauvage comme *Longue-Carabine* et de deviser avec lui? N'est-ce rien que de se coucher dans les joncs de ces étangs

vastes comme des lacs qui vous apportent tant de fraîcheur et de repos, de fermer les yeux, et en les rouvrant de se croire transporté au milieu des merveilles grandioses d'une forêt vierge de l'Amérique? N'est-ce rien de descendre de ces cimes superbes et de pénétrer, après une longue course, à la tombée de la nuit et par une rue déserte, au pied de cette solennelle cathédrale dont la base est romane, la nef gothique, et dont la flèche, de l'époque de la renaissance, s'envole avec ses mille têtes sculptées, avec huit ogives et autant de pyramides, vers ce ciel brumeux qu'elle déchire, qu'elle perce, plus svelte, plus hardie, plus rapide que la pensée religieuse dont elle est la vive image: monument incomparable qui exprime, résume et couronne dix grands siècles, une immense et féconde période de l'humanité, enfin le moyen-âge tout entier?... N'est-ce rien de s'avancer sous les arceaux imposans de l'édifice et de tourner à gauche vers une chapelle obscure? Qu'elle est pleine de mystère cette chapelle! Comme ce grillage

en bronze, parsemé de quatre croix d'argent, est artistement travaillé! Comme ces vitraux sont savamment coloriés, et quel jour religieux ils épandent sous cette triple ogive, chef-d'œuvre de ténuité et de grace, qui monte légère, fine, découpée, et d'où retombent des franges de dentelles en pierre merveilleusement ouvrées! Ah! qu'il est doux de méditer et de rêver en ce lieu! Qu'il est doux de déposer ici les orages des passions et de se livrer avec un sentiment de confiance sans bornes à la bonté de celui qui, du haut de son trône azuré, veille à toute chair et à toute vie, prend soin de toute créature, nourrit les petits oiseaux du ciel et pare de leur blanche tunique les lis des prairies!

Ainsi, à chacun sa loi. Trace, trace ton sillon sous l'aiguillon sanglant du pouvoir : il y croîtra de l'or; mais laisse-moi, laisse-moi pauvre et libre vivre ma vie.

RÊVERIE XX.

La Veillée.

Après une froide pluie, la veille de la grande Notre-Dame, je traversais une charmante avenue de cerisiers qui conduit à un château situé à mi-côte et flanqué de deux élégans pavillons. J'aperçus à travers les feuilles quelqu'un qui m'ayant reconnu se hâtait pour me devancer. J'arrivais à peine que je vis paraître sur le perron un beau et pittoresque vieillard à cheveux blancs. Il

avait la tête nue; il était enveloppé d'une redingote bleue, et sa boutonnière en s'entr'ouvrant laissait pointer un ruban rouge usé. C'était mon brave ami le vétéran. Je m'élançai vers lui. — Mille fois le bienvenu, jeune homme; mon dragon vous a flairé et il s'est empressé de vous annoncer, le vieux renard. Venez, venez vous reposer. Je le suivis; je me jetai sur un canapé, puis je dînai, puis je sortis avec le vétéran qui me fit parcourir cette habitation qu'il embellissait chaque jour et dans laquelle il se complaisait avec un orgueil de propriétaire et d'architecte. Je remarquai surtout le jardin anglais où nous demeurâmes long-temps sous un saule pleureur, au bord d'une cascade. Ce jardin incliné sur le penchant d'une montagne offrait les plus surprenans accidens de terrain; il était parsemé avec goût de toutes sortes d'arbres, le platane touffu, le sapin majestueux, l'élégant mélèse, le frêne gracieux, le svelte peuplier; partout près d'une végétation arrondie s'élevait vivement une végétation pryramidale; mais ce

qui lui donnait un aspect particulier et sauvage, c'était un immense champ de genêts dont les tiges vertes et les fleurs dorées remplissaient et coloraient tout l'espace qui séparait les plantations plus hautes. Malgré la saison, la soirée était d'une fraîcheur pénétrante. Nous rentrâmes dans l'appartement du vétéran. Deux fauteuils étaient préparés près d'une table sur laquelle brûlait une lampe. Un grand feu pétillait sous l'une de ces larges cheminées du moyen-âge autour desquelles vingt pélerins pouvaient trouver place à la fois. Au-dessus étaient étagés six fusils de chasse brillans et polis. Un peu à gauche s'échancrait une alcôve pour le lit du vétéran ; au fond de cette alcôve étaient suspendus un bon sabre damasquiné et une superbe paire de pistolets d'arçon. Un portrait richement encadré, le portrait de Napoléon, surmontait ces belles armes. C'était son patron, son grand saint, au vétéran ; il n'en reconnaissait pas d'autres ni sur la terre, ni dans le ciel. Nous nous assîmes. Condescendant à ma faiblesse, il fit

apporter quatre pots de bierre à cause de moi, homme de peu de volonté et de pouvoir, d'habitudes peu viriles, qui ne bois pas le vin comme l'eau et qui n'aime du punch que son nuage de phosphore d'où jaillit une flamme bleuâtre. Nous commençâmes à deviser. Notre entretien effleura d'abord mille sujets et finit par se concentrer sur la guerre et sur la paix, sur la république, l'empire et la restauration où nous avions passé notre vie. Que cette veillée fut pleine de charme!

La destinée, lui disais-je, vous fut plus douce qu'à nous, mon vieux ami. Vous fûtes des hommes d'action, nous des hommes d'étude, et certes la plume ne vaut pas l'épée. Nés de la révolution, vous accourûtes au premier signal pour la défendre ; puis, d'un pas rapide, comme le galop du cheval de l'empereur, vous prîtes votre élan à travers le monde pour le vaincre et pour l'éclairer, passant d'une contrée dans une autre, d'un triomphe à une fête, vous battant et aimant tour à tour, et consolés de vos souffrances, de vos blessures, même de la

mort, par ce seul mot, la gloire! Ah! c'était une vie grande et facile que la vôtre ; vie de courses, d'aventures par-delà les roseaux du Nil et les glaçons du Volga; oui, c'était là une belle vie, vie de héros et de géans. Force nous fut d'y renoncer, à nous. Nos jeunes regards furent souillés de la vue des bivouacs de l'étranger, l'Europe fut arrangée au gré des cabinets, nos vaillantes armes ne pesèrent plus dans la balance; de conquérans nous étions devenus conquis. Alors au lieu de l'action, la science; au lieu de l'univers pour théâtre, une pauvre petite cellule pour prison et des livres. Plus de combats, plus de victoires, plus de visites aux Pyramides et au Kremlin. L'étude, l'étude! Nous ne refusâmes pas cet avenir, et nous nous y jetâmes de toute l'ardeur de nos ames. Ne pouvant plus faire l'histoire, nous voulûmes la connaître et en expliquer les lois; nous explorâmes l'orient et l'occident, l'antiquité et les temps modernes. Mais ce fut surtout le moyen-âge dont nous fîmes voler au loin la poussière et que

nous ressuscitâmes comme un amas de ruines englouties. Il reparut à la lumière du soleil, beau, vivant, monumental, chevaleresque et religieux. De l'histoire nous nous élançâmes vers la philosophie : droits sociaux, morale, psychologie, métaphysique, nous embrassâmes tout dans nos recherches. Une voix puissante se fit entendre ; un homme vint qui créa non pas un système, mais un vaste mouvement d'idées ; il remua pour les reproduire toutes les découvertes intellectuelles de l'Allemagne ; il parla de Platon et du Christ avec une inconcevable autorité ; en même temps que ces grands noms il remit en honneur le spiritualisme ; et son éloquence, je vous dis qu'elle parut au monde d'une verve, d'une profondeur, d'une sainteté qui le ravirent. La tribune ne resta pas muette ; de nobles orateurs y montèrent, et là aussi la patrie eut de magnanimes interprètes et de sublimes représentans. Du milieu de ce peuple en travail, des muses hardies, échevelées s'élevèrent comme pour un concert magnifique et nou-

veau ; puis deux lyres, l'une simple, nationale et guerrière, l'autre aérienne, ailée, religieuse frémirent sous des doigts inspirés et couronnèrent de leurs harmonies toutes ces harmonies. Et tout cela n'était pas assez pour calmer à nous, fils de héros, l'essor de nos ames et les bouillonnemens de notre sang. Et comme de science et d'art nous avions soif d'amour. Que de passions obscures et tragiques, que d'émotions, que de douleurs remplissent la sphère de la vie privée à cette époque! Que de perfidies, que de trahisons, que de jalousies! Que de troubles et d'angoisses! Ah! s'il est vrai que l'idéal jaillisse du sein de la réalité, quelle riche moisson pour le poète, quelle mine inépuisable et mystérieuse d'impressions palpitantes de terreur ou de pitié!... Ainsi nous vivions d'une science, d'un amour, d'un art au-delà desquels nous cherchions et nous rêvions une autre science, un autre amour, un autre art que le cœur pressent et devine quelquefois et qu'aucune parole ne peut jamais dire; ainsi nous vivions tristes,

agités, inquiets en nous-mêmes, lorsque la grande levée de boucliers de juillet nous lança du monde de la pensée dans le monde de l'action! Transition soudaine! beau et et sublime réveil! Heureux ceux qui moururent alors frappés à la poitrine! Paix à leurs tombes chéries, gloire à leurs noms! Mais nous n'eûmes que trois jours, mon vieux ami, et vous, vous eûtes vingt années. Ah! raconte-les-moi vos fatigues à vous, vos peines, vos combats, vos amours, vos plaisirs; redis-moi votre vie de géans, redis-moi les temps héroïques de mon pays. Et le vétéran de me chroniquer les grandes guerres de la république et de l'empire, et moi d'écouter avec religion. Il était naïf ce récit, pur, abondant, empreint de tous les ciels, de toutes les végétations, de tous les lieux, universel comme nos conquêtes et notre renommée. Soudain je l'interrompis... — Nos pots de bierre sont vides, mon vieux ami; la lampe vacille et manque d'huile, les tisons se couvrent d'un duvet de cendres et ne jettent plus sur ton

mâle visage, sur ton front qui s'est tout à coup assombri qu'une pâle et livide clarté. Arrête-toi, noble vétéran, épargne-nous Waterloo! Waterloo! Ne prononce pas ce mot, mais n'incline pas ainsi ta tête guerrière. Va, la France a racheté ce nom par tant de gloire que le monde ne s'en souvient plus. Et j'allumai ma bougie, et je laissai le vétéran, et j'allai me livrer à mes pensées en attendant le sommeil dans cette demeure charmante où l'amitié me donnait une hospitalité si délicate et si franche.

Le lendemain, lorsque je me levai, je trouvai le vétéran debout et paré. C'était le 15 août, la fête de l'empereur, et il n'avait garde de ne pas la faire célébrer par les siens. Il avait une culotte de nankin, des bas de soie blancs et des souliers couverts de boucles d'argent étincelantes; un ancien uniforme d'une rare propreté et garni des aigles d'Austerlitz lui tombait à mi-jambes, et sa belle tête patriarchale était surmontée d'une toque de drap bleu traversée par des galons d'or. Le ruban rouge un peu fané avait

fait place sur sa poitrine à l'étoile de la Légion-d'Honneur. Nous déjeunâmes. Le vieillard essaya de me retenir; mais voyant que mon secret désir ne répondait pas au sien, il voulut m'accompagner. Nous cheminions tous deux, devisant de guerre, de politique et de poésie (il savait son Béranger et le préférait à tout); puis il s'interrompait pour me faire admirer la place de ses riches moissons, ses prairies où bondissaient de grands troupeaux, et ses arbres tellement chargés de fruits qu'il s'était vu forcé de les faire étayer. Beau et bon vieillard, la paix de la campagne a remplacé pour toi l'agitation des camps et tu te reposes après le combat. Oh! que ton sort est digne d'envie et que tu le mérites bien! Lorsque tu t'endormiras avec tes pères à l'ombre de ton figuier, jamais, non, jamais ame plus noble et plus ferme n'aura quitté ce monde pour un monde meilleur. — Le soleil commençait à être brûlant; j'insistai pour que mon compagnon regagnât sa demeure et je m'arrêtai. Alors il me dit : C'est un beau jour

que celui-ci; vous auriez dû le passer avec moi; vous ne l'avez pas voulu, promettez-moi du moins de revenir plus souvent sous ce toit d'un ami. Je serrai la main du vieillard et nous nous séparâmes. Je ne tardai pas à me retourner; il était lancé, sa taille était haute et droite, il marchait le pas militaire, et sa canne à pomme d'ivoire sur laquelle il s'appuyait par intervalles réguliers semblait lui être plutôt un ornement qu'un soutien. Il s'en allait, le vétéran, pensant à son ancien général, à moi qu'il venait de quitter, à ses fertiles domaines, à tous les siens dont il faisait le bonheur, et il fredonnait involontairement un air qui charma plus d'une fois ses rondes de nuit le long du Danube, du Rhin, du Guadalquivir, sur le rivage de l'Océan et de la Méditerranée, autour du tombeau des Pharaons et du palais des Czars. Ah! pourquoi, mon vieux ami, pourquoi ne puis-je avoir ta gaîté? pourquoi ne puis-je briser en mon cœur cette lyre fatale qui ne rend dans la solitude que des sons empreints d'une lugubre mélancolie?..



RÊVERIE XXI.

L'Ermitage.

Un jour que j'étais profondément malheureux et que j'éprouvais le besoin d'être consolé, je m'acheminai vers l'ermitage de Mêves. Je traversai le frais et riant vallon qui le sépare de la grande route et je pénétrai par le sentier du bois jusqu'au lieu mystérieux où il est situé. Oh ! c'est bien

l'ermitage de Mêves!... Je retrouve ses deux peupliers et son jardin où croît l'herbe, et sa porte dont la base est verte de mousse, et ses vitraux et son toit dont la forme s'arrondit en minaret! entrons. Te voici, mon fidèle levrier, tu me reconnais et tu me caresses. Où est ton maître?... mène-moi près de lui. Et je montai l'escalier en spirale. J'ouvris... ô ravissant aspect! doux séjour d'innocence et de repos! C'était, comme autrefois, la même cellule, et le vieux lit avec ses rideaux jaunes, et les trois chaises de bois, et le coffre ciselé, et les murailles décorées d'images de saints, et sur la cheminée une lampe et, au lieu de pendule, un sablier entouré artistement de colonnettes de cuivre! Plus loin, dans l'enfoncement, à l'angle le plus reculé de la cellule, j'aperçus une petite table gothiquement sculptée et sur cette table un seul livre, la Bible sans doute. Tout à côté s'ouvrait un large fauteuil d'osier où l'ermite lui-même était à demi couché. Qu'il est beau l'ermite dans cette attitude! quelle

admirable tête blanche et chauve! quel calme divin sur ce front, et dans ces traits quelle simple majesté! quel feu évangélique dans ces yeux tantôt voilés par la méditation, tantôt dirigés en haut par la prière! O surprise!... est-ce un rêve? est-ce une illusion?... où me trouvé-je? suis-je transporté au moyen-âge, dans la mystique cellule de l'auteur de l'*Imitation?* Ah! si c'est lui qui est devant moi, qu'il se lève et qu'il me parle! qu'il saisisse cette lyre séraphique dont les suaves harmonies ont de siècle en siècle charmé tant d'angoisses et consolé tant de douleurs!... Non, ce n'était pas Gerson, mais il lui ressemblait. Dès qu'il me vit, il s'avança vers moi avec un sourire d'archange. — Mon fils, me dit-il, soyez le bien-venu; dites, dites-moi, la paix est-elle enfin avec vous?... — La paix! non, non, bon ermite, je suis loin de posséder ce trésor sacré; il est caché dans les ames comme la vôtre, au sein des retraites les plus obscures; mais le monde l'ignore.

La paix!... ah! donnez-la-moi si vous le pouvez...

S'il m'a été amer de renoncer à des études fécondes, d'interrompre de grands travaux commencés, vous le savez; si des événemens tragiques, d'invincibles obstacles sont venus refouler mes élans de tendresse et dérober tout aliment à la flamme d'une sensibilité dévorante, vous le savez encore; eh bien! je crois que je me serais résigné à ce vide désert de mon esprit et de mon cœur; l'action me restait.

Rappelez-vous, ô mon père! cette époque enchantée où des mages accoururent des extrémités de l'Orient, guidés par une étoile voyageuse qui s'arrêta sur une petite ville de la Judée où reposait le berceau d'un enfant. Ils saluèrent le nouveau-né et déposèrent à ses pieds de l'or, de la myrrhe et de l'encens. C'était le sauveur du monde, le Verbe fait chair, le Christ, le messie. Combien, si j'avais vécu a cette ère divine, j'aurais désiré d'être l'un de ces simples

hommes qu'il appela des rives du Jourdain, des bords de la Mer-Morte et de la mer de Galilée, et qu'il chargea de répandre la parole du salut et d'annoncer la bonne nouvelle ! Aujourd'hui il y a une autre bonne nouvelle à proclamer. Il ne s'agit plus de rattacher l'univers à Dieu, et de régler les rapports de la terre avec le ciel, mais de fixer sur les bases de la liberté et de l'égalité les destinées du monde social. Plus de chants, plus d'hymnes, plus d'encens pour glorifier le Seigneur, mais d'abstraites formules qui déterminent avec rigueur et précision les droits possibles du genre humain. Plus de croix de bois à planter chez des peuplades barbares, au risque du martyre, dans les neiges du septentrion ou dans les sables brûlans du midi; mais pour emblème de cette autre régénération, un drapeau aux trois couleurs. Il faut se précipiter dans la mêlée, secouer sa chevelure comme Samson, arracher l'étendart sacré aux mains sanglantes ou impures et l'élever haut, bien haut dans les cieux; et alors on

lira dans les plis du noble fagnon l'exergue rayonnant de Constantin, *in hoc signo vinces*. Eh bien! cette tâche sévère et glorieuse à laquelle, moi aussi, je voudrais prendre part, elle fuit pour moi dans l'avenir... et je n'ai point d'avenir!... Ah! mon père, croyez que pour un cœur de trente ans c'est un affreux tourment de ne pouvoir s'épanouir au soleil, de ne pouvoir se plonger ni dans la science, ni dans l'amour, ni dans l'action; oui, croyez que c'est là un sort cruel, une destinée de fer.

— O mon fils, que je vous plains! mais ayez courage. Vous êtes jeune, et ces maux qui vous accablent, et ces douleurs qui vous consument s'affaibliront avec le temps. Confiez-vous à l'avenir qui recèle d'incompréhensibles consolations; faites plus, cherchez à vous élever jusqu'à l'héroïsme chrétien. La science vulgaire vous manque, l'amour humain vous échappe? eh bien! élancez-vous vers la raison éternelle, terme de toute science et de tout amour. La maladie qui s'appesantit sur vous depuis tant

d'années vous retient dans l'inaction? eh bien! offrez encore ce sacrifice à Dieu, charme et dédommagement de toutes les peines, à Dieu qui renferme des richesses inconnues et qui sait répandre à son gré une rosée céleste sur les ames en détresse comme sur la fleur fanée des champs. Priez, mon fils, priez, et vous serez merveilleusement consolé.

Ainsi parlait le bon ermite. Il s'interrompait, puis il recommençait sans fin avec une éloquence inspirée. Je l'écoutai pendant tout le jour; je demeurais suspendu à ses discours comme l'enfant à la mamelle de sa jeune mère qui lui sourit; je ne pouvais me lasser de l'entendre, ni me séparer de lui, ni renoncer à ces impressions de paix et de joie infinies dont l'esprit saint l'inondait et qu'il versait autour de lui avec une intarissable onction.

Cependant le moment de partir arriva. Je pris congé, quoique avec un mortel regret, de mon hôte angélique, et je sortis.

Le bon ermite m'accompagna jusque sur le seuil de sa demeure, et là il me dit : Mon fils, adieu. Lorsque l'orage des passions soufflera sur vous avec trop de violence, revenez passer quelques heures dans ma retraite, vous y trouverez toujours un ami dévoué. En attendant, recevez la bénédiction d'un vieillard. Alors sa figure s'anima et prit une expression inconcevable de sublimité religieuse, il me regarda, éleva les yeux et les mains en haut, et disparut.

J'étais là, arrêté comme par un charme invisible ; il me semblait que le ciel était descendu dans mon cœur à la voix de l'ermite, et j'éprouvais une quiétude indicible qui me faisait oublier tout le reste. Peu à peu la brise humide et froide qui agitait légèrement la cime des arbres me tira de mon enivrement de paix divine. Je regardai une dernière fois le modeste ermitage et le clocher de la chapelle qui se dessinait mélancoliquement à l'horizon ; puis je m'enfonçai dans la forêt, emportant en moi-

même une adorable placidité près de laquelle tout bonheur languit et que le monde ne comprend pas.

RÊVERIE XXII.

Le Divan.

Un demi-jour mystérieux régnait dans l'appartement, le vent soufflait au dehors, la bûche brûlait avec ardeur dans l'âtre, et au bruissement monotone qui s'en échappait le grillon répondait par son chant vif

et intarissable. Moi, j'étais debout, le visage fixé vers un seul point et l'ame dans une attente inexprimable... J'allais peut-être retrouver un amour que j'avais cru perdu, impie que j'étais. Soudain, la porte s'ouvrit, quelqu'un entra... Etait-ce une simple femme?.. Oh! non, c'était elle, c'était la Péri. Une robe d'un lilas tendre ceignait sa taille gracieuse, un boa qui s'entrelaçait autour de son cou, et qu'on eût dit vivant tant il retombait avec souplesse et se repliait en mille détours, cachait à peine une croix d'or qui pendait de son sein; une autre fourrure ornait sa tête comme un diadème; ses superbes cheveux noirs couraient et reluisaient sur ses épaules, une douce flamme s'échappait de ses yeux bleus, et je ne sais quelle aurore scintillait autour de ses formes légères et de sa démarche harmonieuse. Tous mes doutes sacriléges, toutes mes sombres pensées s'évanouirent. Je m'avançai vivement... Qu'elle était belle la Péri!.. Je la pressai sur mon cœur, puis, saisissant sa main, nous allâmes

nous asseoir sur un divan placé mollement près du foyer.

Qu'ils furent charmans nos entretiens! Après une si longue absence, nous avions tant de choses à nous dire! Et pourtant nous ne pûmes nous en dire qu'une, notre amour. Mais elle était si douce à entendre, c'était un sujet si fécond, si magique, qu'il nous aurait inspirés pendant des siècles sans s'épuiser jamais. Peu à peu cependant mes paroles devinrent plus rares. Elle posa son front sur ma poitrine, la Péri, et puis elle me regardait en riant et se cachait aussitôt; et moi, recevant ses caresses et les lui rendant, je me pris à dépouiller un beau vase qui parait la cheminée et à en effeuiller une à une les roses sur la jeune fille couchée près de moi. Ah! revenez, revenez, heure légère, heure féerique dont aucun mortel, excepté moi peut-être, n'a senti le charme aérien; revenez suave comme la brise du matin, rapide comme l'aile du papillon, enchantée comme un songe d'o-

rient par une nuit d'été!... Et vous n'étiez qu'un pressentiment délicieux, qu'un prélude enivrant!... Attirés de plus en plus par une voix secrète et d'irrésistibles entraînemens, nous sentîmes nos joues se toucher, nos haleines se confondre, nos lèvres s'effleurer... Ah!... que ne pûmes-nous mourir alors, ô ma Péri? que ne pûmes-nous mourir dans un baiser et nous élancer vers le ciel comme une prière? Que ne pûmes-nous, du sein de cette extase où nous étions plongés, nous envoler aux régions de l'amour infini et nous abîmer à jamais dans sa flamme pénétrante? Hélas! ce bonheur eut un terme et je retombai sur la fourrure de la jeune fille dont la tête se pencha aussitôt vers moi. Quel silence! quel repos! silence sacré, repos béni, où l'ame inondée de tendresse se mêle avec une autre ame comme l'eau avec l'eau, où l'on se souvient avec un ravissement tranquille, où l'on oublie pour se ressouvenir encore, et où, perdu à travers l'immensité d'une joie sans bornes,

l'on nage absorbé dans la pensée d'une simple femme, comme les esprits célestes dans la pensée de Dieu! . . . .

. . . .

. . . .

Et maintenant, ô ma Péri! je suis bien triste, mais je ne me plains pas. Je croyais que la Providence, de sa main pleine de siècles, ne pourrait jamais offrir à mes maux leur dédommagement. Je me trompais : un seul jour a tout payé et je la tiens pour quitte envers moi. N'ai-je pas un souvenir, un sentiment qui me rattache à l'avenir et me soulève à l'espérance? N'ai-je pas une étoile qui brille dans ma nuit? Ne vois-je pas une clarté dont les doux rayons glissent d'un phare lointain jusque vers moi sur la houle orageuse de cette mer où ma barque légère, sans boussole et sans gouvernail, fut si souvent près de sombrer?... Et chaque soir ne puis-je pas, à l'heure où nous sommes convenus de penser l'un à l'autre, venir m'asseoir à l'ombre de ce beau cytise dont les festons jaunes et verts serpentent

avec tant de grace au souffle du vent? De là je considère ces prairies odoriférantes, ces hautes forêts, ces montagnes pyramidales, et cette rivière jetée dans ce creux bassin comme un collier de perles et qui tourne brusquement à l'orient, où l'imagination au défaut des yeux la suit en des régions inconnues. Et je pénètre plus avant que ces surfaces, jusqu'à l'Etre éternel qui en est l'ame et, dans cette contemplation de l'infini, pas une profondeur, ô ma Péri! où je ne retrouve ton image, pas une face qui ne me la réfléchisse comme un miroir fidèle; et dans les objets qui m'entourent, pas un flot de cette eau limpide, pas une brise des bois, pas une fleur des champs, pas un oiseau de l'air, qui ne laisse échapper un même nom, une même pensée, un même parfum, un même amour; et ce nom, cette pensée, ce parfum, cet amour, c'est toi, oui, toi-même, ô ma Péri! Si je suis près de toi, je prends ta main dans la mienne, je me suspends à ton cou gracieux et je ne désire rien et je suis ravi au dixième ciel;

mais lorsque je t'ai quittée, au milieu du vide de l'absence, je te ressaisis partout, et dans la nature, et dans Dieu, et dans le sanctuaire de mon cœur.

RÊVERIE XXIII.

Le Presbytère.

Oh! la belle matinée de la Chandeleur!... Le soleil brillait. La cloche du hameau tintait la messe paroissiale. Des groupes de paysans accouraient parés de leurs habits de fête. Ils étaient suivis de femmes tenant des cierges qu'elles allaient faire bénir. Pas une chaumière qui n'ait ce talisman sacré. Pas une pauvre famille qui ne présente ce sym-

bole de foi à l'orage, à la grêle, à l'incendie, et qui ne lui attribue des effets surnaturels. Des essaims de jeunes filles venaient après, et c'était plaisir de voir leurs figures insouciantes et leurs pendans d'oreilles et leurs tabliers roses et surtout les pans de leurs coiffes gracieuses qui fendaient l'air comme les voiles d'une petite barque lancée de la rive.

Et moi je descendais l'étroit chemin qui conduit au presbytère. Avec quel ravissement je retrouvais tous mes souvenirs ! C'était la rivière dont, pendant mon enfance, j'aimais à traverser à la nage l'eau verdâtre, et où je ne cessais de tendre ma ligne perfide ; c'était la prairie où je venais avec de gais compagnons faire bondir au jour de Pâques des œufs teints de couleurs variées; c'était le svelte clocher couvert d'ardoise au-dessus duquel je grimpai hardiment un dimanche pour y voir placer le coq de bronze dont il est encore surmonté ; c'était le vieux château gothique qui, de la hauteur où il se dresse comme un géant, do-

mine tout de ses vastes ruines. Beau château, je te salue !... Que de fois, lorsque la nuit t'enveloppait de son silence et de son ombre, je me promenai sous tes remparts noircis! Que de fois je plongeai dans tes souterrains! que de fois je gravis sur tes créneaux! Que de fois j'écoutai la chouette sinistre miauler dans tes crevasses, et le vent du nord mugir avec une harmonie sauvage à travers tes appartemens déserts! Combien de fois, lorsque la lune glissant entre deux nuages laissait tomber sur toi sa lumière douteuse, je crus voir sur la cime la plus élevée de tes donjons l'ombre pâle de la féodalité, Clorinde vaincue, pleurer sa grandeur passée, sa gloire évanouie! Et maintenant avec tes murs tapissés de lierre, avec tes tours colossales d'où le temps détache une pierre par intervalle, avec ton portique où l'ogive vint se poser en conquérante sur le cintre romain au retour de la croisade, avec tes chroniques et tes légendes mystérieuses, tu es encore imposant dans ton abaissement. Hélas! tu fus la de-

meure de l'ambition et de la puissance, et tu n'es plus que le repaire du serpent et le nid du hibou! Tes voûtes retentissaient de cris de guerre ou de la gaîté bruyante des orgies, et tu es devenu muet et lugubre comme la mort. Vanité!... Et de cette petite église du Christ sur laquelle tu régnais avec orgueil, tu peux entendre le son argentin de l'encensoir et la mélodie des hymnes sacrées. C'est que la religion survit à tout, préside au passé, au présent, à l'avenir, appelle, bénit, console toutes les générations dans tous les temps et dans tous les lieux; et pendant que la couronne est arrachée du front sanglant des rois, que la tiare tombe de la tête chauve des papes, et que le manteau semé d'abeilles d'or sert de linceul aux empereurs, elle, vierge sublime, une simple croix de bois pour étendard, élève du milieu des décombres une figure qui promet le ciel, sourit à tous d'un sourire ineffable, et brille majestueusement d'une jeunesse éternelle et d'une éternelle beauté.

Et je pénétrai dans le verger du presbytère. Je m'arrêtai tristement. Je me pris à considérer avec un profond regret cette petite maison aux volets verts et aux tuiles vernies. Hélas ! elle est habitée par des étrangers, je n'y entrerai plus. Là pourtant je faisais tant de joie lorsqu'avec mon père, dont la voix grave et douce s'insinuait si bien au fond de mon cœur, je venais demander l'hospitalité ! Alors la porte s'ouvrait, le bon curé paraissait sur le seuil et nous tendait la main, et la vieille Berthe de nous accueillir avec un déluge de paroles et de soins, et le pauvre Wolf de me prodiguer mille caresses, et le petit serin de chanter dans sa cage et de battre des ailes. Tout le monde était heureux.

Souvent, lorsque mon père était parti pour veiller à ses améliorations agricoles, et que la vieille Berthe vaquait aux occupations du ménage, le bon curé prenait son bréviaire sous le bras, puis s'appuyant sur son bâton de néflier, il me proposait une promenade à travers la campagne. Nous

montions lentement jusqu'aux crêtes dentelées qui se dessinent au-dessus du presbytère, et, tout en cheminant, il me racontait la vie et la mort du fils de Marie, et m'initiait à cette morale évangélique si familière qu'elle frappe l'intelligence des petits enfans, et si profonde qu'elle étonne la raison des philosophes. Il m'apprenait en passant le nom d'une fleur, d'un arbre, d'un oiseau que je n'avais jamais vus, et il dirigeait l'essor de mon ame vers celui qui a déroulé le ciel et semé l'espace de mondes étincelans. Le bon curé était-il appelé par les devoirs de son ministère, allait-il porter aux malades et aux pauvres des secours et des consolations, je demeurais seul auprès de la vieille Berthe. Que d'histoires elle me racontait! que de noëls elle me fredonnait! Je la vois encore assise sur sa chaise de bois et filant gaîment sa blanche quenouille. Enfin chacun rentrait, mon père et le bon curé; nous faisions un frugal repas, puis nous devisions quelque temps à l'ombre du noyer avant de nous retirer, et les songes

de la nuit succédaient aux plaisirs du jour. Hélas! peu d'années se sont écoulées, et mon père et le bon curé et la vieille Berthe, où sont-ils?... Ils dorment leur dernier sommeil dans le cimetière du hameau. Et ceux que j'ai chéris ailleurs, ces héroïques jeunes hommes que je devais précéder dans la tombe, où sont-ils?... Sous les pavés du Carrousel, sous les cyprès et les rosiers du Père-Lachaise, ou bien sous un froid gazon du Canada. Le destin m'a laissé presque seul sur la terre, la mort a fait un vide affreux autour de moi, et j'éprouve le plus poignant chagrin dont toute poitrine puisse être oppressée, celui de survivre à ses affections éteintes.

Mais voici venir le vieux mendiant, le seul être qui me rappelle ceux qui ne sont plus. Il faut que je lui parle. Comme il regrette le bon curé, le pauvre Pierre! C'était sa providence à lui. Depuis qu'elle a disparu, personne ne veille à ses besoins. Il n'attend plus que du hasard quelques miettes de pain noir. Il ne me reconnaît pas.

mais il se souvient bien de mon père et de moi. Tiens, tiens, vieux Pierre, prie pour tes amis d'autrefois, prie pour eux, pauvre mendiant... Et le vieux mendiant de sécher ses larmes. Il me regarde, puis il regarde le don qu'il a reçu, puis il me dit adieu et retourne sur ses pas d'un pied plus léger. Où se dirige-t-il, le vieux mendiant? Je le sais bien, vers le cabaret du village. Va, va, pauvre vieux, enivre-toi, enivre-toi. Tu portes le poids des saisons, tu es nécessiteux, tu es seul, tu as soif, tu as faim, tu as froid, et lorsque vient le moment du repos, tu ne trouves pour lit que le fenil d'une grange, et quelquefois tu n'as pour oreiller que la borne du chemin. Enivre-toi, enivre-toi, tu auras un bon feu, des mets délicats, du vin, de riches vêtemens, des serviteurs, des amis, un trône. Enivre-toi, enivre-toi, tu auras tes heures royales, pauvre mendiant! Mais pour moi qui ne m'enivre pas, oh! quelle vie! quelle vie! Quand je pense à l'isolement qui me poursuit; l'isolement, cette douleur aride, ce breuvage de

fiel et d'absynthe, cette lie dont j'ai si souvent détourné la tête, dont si souvent j'ai bu l'amertume et qui renaît sans cesse au fond de ma coupe ; quand je pense à tout ce que j'ai perdu, à tout ce que j'ai souffert, je ne sais quelle inexprimable tristesse me saisit et me trouble jusqu'au vertige. Et pourtant je sens en moi quelque chose qui dédaigne de blasphémer. Tel est le sort. Il faut mettre un frein à sa sensibilité, il faut se faire un cœur de bronze, n'attendre rien du monde et se confier avec fermeté à l'avenir. Là est la sagesse, le courage et le devoir. L'abattement et la colère sont indignes d'un homme. Mais avant de rentrer hardiment dans la foule, encore un jour pour me livrer à mes souvenirs, encore un jour pour rêver, pour évoquer des ombres sacrées, pour reprendre les sentiers de la montagne, pour m'abriter sous les pommiers du presbytère, pour errer autour de l'église et du cimetière du village, pour méditer sur les ruines du vieux château, et pour me pencher sur ton sein, ô ma rivière

chérie! dont je suis mélancoliquement les flots qui, comme tous ceux que j'ai aimés ici-bas, s'en vont, hélas! pour ne plus revenir.

RÊVERIE XXIV.

Le Vieux Luth.

Or ça, mon vieux luth, il se fait tard, il faut nous séparer.

Il y a long-temps que nous nous rencontrâmes ici, à la place même où je suis. C'était un jour de novembre, par une brume qui couvrait l'horizon comme d'un voile humide. Ainsi qu'à présent je considérais du

haut de cette montagne chenue la belle avenue de platanes qui s'étend sur la gauche et que les brouillards dans lesquels ils nageaient me dérobaient à demi. Devant moi et à ma droite, je regardais se dessiner le faîte des maisons de ma ville natale, et les clochers et les girouettes et quelques hardis peupliers déchiraient ce ciel gris et vaporeux comme le ciel d'Albion. A peu de distance du lieu où j'étais debout et les bras croisés, paissait un blanc troupeau de brebis. Près d'un buisson chantait une fraîche paysanne. Elle n'avait pas plus de quinze ans. Elle était d'une beauté remarquable, et son teint coloré éclatait à la lueur rougeâtre d'un feu clair et pétillant qu'elle attisait avec soin. Moi, sur tous ces objets perlés de poésie je jetais des regards distraits et indifférens.

Tout à coup je te vis aux branches de cet érable séculaire que je touche encore en ce moment. Si j'avais aperçu une lyre d'or, une mandoline d'oranger, j'aurais passé vite; mais c'était toi, mon vieux luth, fait de bois

de bouleau vermoulu ; c'était toi, triste et délaissé! Nous nous convenions. Je te saisis. Je caressai d'une main amie les seules cordes qui te restassent, celles de la douleur, et tu rendis des sons qui me charmèrent. J'étais sombre en moi-même et découragé, je me sentis renaître à l'espérance et à la vie.

Ah! ce fut un beau jour, mon vieux ami, que celui où je pris possession de toi; oui, ce fut un beau jour, un jour béni de la Vierge et de tous les saints.

Dès lors, docile aux mouvemens de mon ame, tu répondis à toutes ses inspirations. Tu saluas de tes harmonies la naïve enfance du monde et son âge chevaleresque et son époque de virilité et de philosophie. Tu soupiras des accords qu'emportèrent successivement les eaux de l'Indus, de l'Euphrate et du Nil, dont le murmure se mêla aux flots de l'Ilissus et du Tibre, de la Seine et du Susquehannah, et qui se prolongèrent depuis les grandes pyramides des Pharaons jusqu'à la hutte de roseaux que bâtit le sauvage américain au pied des Cordilières. Plus

d'une fois tu as chanté l'éclat du soleil et les solennelles horreurs de la nuit, et le vent frais du matin, et l'air embaumé du soir, et le parfum des fleurs, et la mélodie du petit oiseau, et l'abri religieux des forêts. Plus d'une fois tu as frémi d'un saint délire et tu as laissé échapper de tes profondeurs un hymne vers ce Jehova éternel qui règle tout ici-bas, dont le souffle féconde l'abîme, dont l'esprit vole dans les tourbillons, qui creusa les mers, éleva les montagnes, sillonna les vallées, qui punit et qui récompense, qui répand de sa main divine le remords pour le crime et la paix pour la vertu, et qui allège au pauvre peuple le poids fatal de sa destinée en faisant luire dans la chaumière la joie de la bonne conscience, les doux songes et la foi d'une autre vie préférable aux richesses des monarques.

Et tu redescendais sur la terre, ô mon vieux luth. Tu m'étais un ami toujours présent, tu m'accompagnais sans te lasser jamais au milieu de mes sites chéris, tu me suivais à travers les flots mouvans des épis

verts, dans les grands bois, au bord des étangs; tu vibrais en passant avec moi près du cimetière où reposent des cendres adorées, et tu tressaillais en arrivant sur cette colline d'où se découvre un immense horizon que ma pensée aime à parcourir avant de se replier sur un simple toit que je visite trop rarement, mais vers lequel s'envolent tant d'élans et tant de vœux.

Et lorsque dans mes recueillemens solitaires, après avoir embrassé des étreintes d'une sensibilité infinie Dieu, les œuvres de la création, et le genre humain, et ma patrie, et mes amis, et mon foyer domestique, et l'art et la liberté, je sentais encore, ô inépuisable mélancolie! en des replis secrets, un trésor exquis d'amour resté sans emploi, une source sacrée de tendresse ne sachant où s'épandre... oh! alors, des pleurs coulaient de mes yeux, et je me penchais sur tes cordes sympathiques, et sans dissiper entièrement mon profond ennui, tu en adoucissais l'amertume et tu me consolais de vivre. Ah! puisse, puisse de même cet écho

affaibli de tes chants ranimer quelque cœur de femme qui défaille dans l'absence, quelque infortune qui se meurt de tristesse dans l'isolement! car non plus que moi tu n'es étranger à rien de ce qui aime, à rien de ce qui souffre, et, s'il t'était donné d'amollir une seule passion, une seule douleur, je ne demanderais pas d'autre bonheur, d'autre gloire, d'autre moisson pour toi et pour moi!

Et maintenant, mon vieux luth, il faut nous séparer. Je ne te cacherai pas dans les feuilles de cet érable qui me fit don de toi. Non, je vais te placer tout à côté, sous cette grotte. Là, mon vieux ami, je t'étendrai sur un lit de mousse et tu sommeilleras doucement à l'abri de la pluie et du soleil. Dors, dors, mon vieux luth; sois tranquille; mon ame ne sera pas dans le monde où je retourne; elle veillera près de toi, et lorsque la brise mélancolique touchera tes cordes éoliennes, mon ame se mêlera à la brise et c'est à elle encore que tu confieras tes intimes harmonies comme un secret qu'elle ne tra-

hira pas. Dors, dors donc, ô mon vieux luth; tu me seras toujours bien cher et jamais je ne t'oublierai. Hélas! c'est dans ce lieu même que j'ai dit, il y a quelques jours, un adieu plus amer mille fois que celui que je t'adresse. Elle était là, celle qui t'aimait tant, dont la main délicate t'effleurait si souvent, dont les cheveux se dénouaient pour t'enlacer de leurs boucles et onduler autour de toi, dont les voiles blancs te couvraient de leur ombre, de leur pudeur et de leur poésie; elle était là, et où est-elle à présent?... Une si charmante habitude d'être ensemble s'est brisée tout à coup. Plus de ces rencontres inattendues, de ces vifs élans, de ces rougeurs, de ces transports, de ces joies enchantées; plus de ces féeriques soirées où un seul regard nous jetait dans de longs rêves d'amour; plus de ces doux entretiens, de ces douces promenades, de ces repos plus doux encore sous un lilas. Tout cela était, tout cela n'est plus!...

Et malgré l'endurcissement où devrait me

plonger cette séparation fatale, sois content, ô mon vieux luth! mon cœur ne t'est pas fermé et je sens rouler une larme sur ma joue en te disant ce dernier mot; adieu!...

FIN.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE

